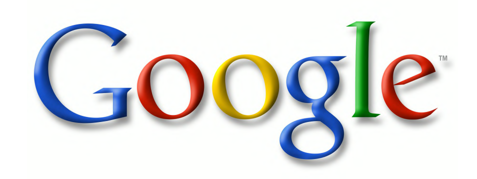
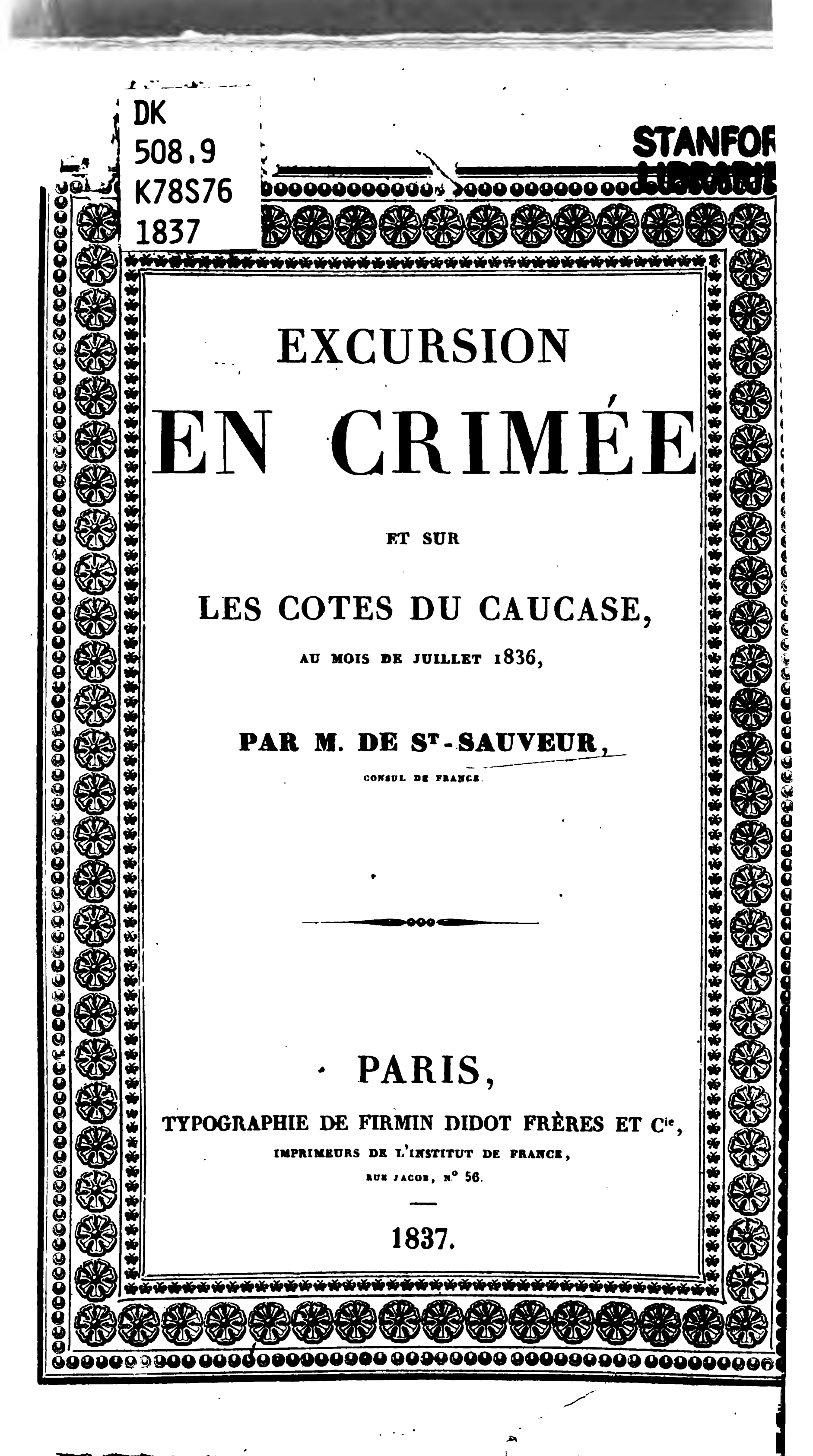






EXCURSION EN CRIMÉE

ET SUR

LES COTES DU CAUCASE,

AU MOIS DE JUILLET 1836,

PAR M. DE St-SAUVEUR,

CONSUL DE FRANCE.

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES ET Cie,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, N° 56.

1837.



EXCURSION
EN CRIMÉE
ET SUR
LES COTES DU CAUCASE.



EXCURSION
EN CRIMÉE

ET SUR

LES COTES DU CAUCASE,

AU MOIS DE JUILLET 1836,

PAR M. DE St-SAUVEUR,

CONSUL DE FRANCE.

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES ET Cie,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, N° 56.

1837.

EXCURSION
EN CRIMÉE
ET SUR LES COTES DU CAUCASE,
AU MOIS DE JUILLET 1836.

M. le comte de Woronzow, gouverneur général de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie, qui a sa résidence à Odessa, m'avait invité, en 1835, à aller passer quelque temps auprès de lui en Crimée, sur la côte méridionale de cette presqu'île, où il a des propriétés considérables, et où il séjourne chaque été, avec sa famille, pendant deux ou trois mois. Je n'avais pu accepter son invitation, les fonctions de consul de France que je remplissais à Odessa ne me permettant pas de m'absenter. Il voulut bien me la renouveler au mois de juin 1836, et me proposer également de l'accompagner sur les côtes du Caucase, où il devait se rendre de Crimée, par ordre de son gouvernement, pour y visiter les forteresses que

les Russes y occupent, et examiner les points où on pouvait en établir de nouvelles pour amener la soumission des peuplades circassiennes. N'étant plus retenu par les affaires du consulat que j'avais remises, depuis peu de temps, à M. Challaye, mon successeur à Odessa, je m'empressai, avant de partir pour Corfou où le roi m'avait nommé consul, de profiter de l'occasion qui s'offrait à moi, de faire dans des contrées peu connues un voyage qui ne pouvait manquer d'être intéressant.

M. le comte de Woronzow m'avait engagé à me rendre chez lui, le 8 juillet, à trois heures du soir, pour que de son hôtel nous allassions nous embarquer avec sa famille sur le bâtiment à vapeur le *Pierre-le-Grand*, qui part d'Odessa tous les quinze jours pour les ports de Yalta, Théodosie et Kertch. Les personnes qui l'accompagnaient étaient madame de Woronzow; madame Arthur Potosky, sœur de madame de Woronzow; mademoiselle Alexandrine Potosky, leur nièce, orpheline de dix-huit ans, qui joignait à une jolie figure l'agrément d'être, avec douze millions de biens, une des plus riches héritières de Russie; madame de Choiseul, dame russe, veuve d'un petit-fils de M. de Choiseul-Gouffier, ancien ambassadeur de France à Constantinople; plusieurs aides de camp et plusieurs secrétaires. Les dames se



rendirent en voiture au môle du port des bâtiments en pratique où était amarré le *Pierre-le-Grand.* Le comte de Woronzow alla avec moi et d'autres personnes au lieu de l'embarquement, en traversant les jardins de son hôtel, qui sont placés au-dessus du port de pratique.

Tout le monde était à bord à cinq heures. La machine fut mise de suite en activité, et en peu d'instants le *Pierre-le-Grand* s'éloigna de la rade d'Odessa. Cette ville présente de la mer une vue assez agréable, surtout dans la partie où est situé le boulevard. On arrête avec plaisir les yeux sur les allées qui le forment, les belles maisons qui s'étendent sur une seule ligne après ces allées, et la statue en bronze du duc de Richelieu placée au milieu.

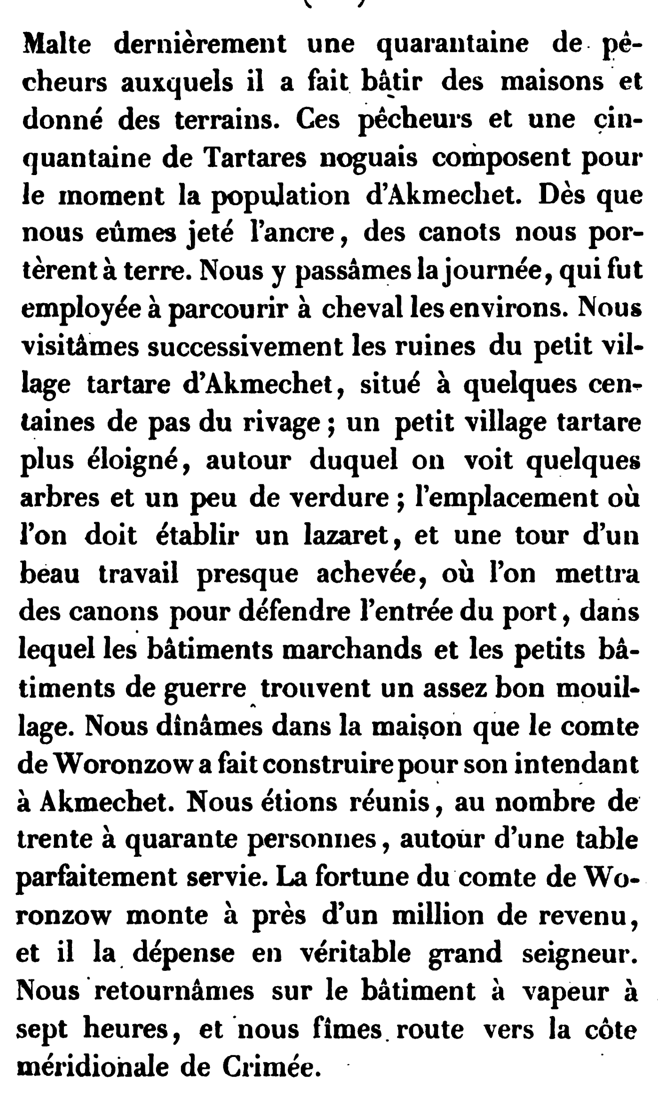
Nous eûmes, en saluant la ville, à déplorer un triste accident. Un matelot en mettant, avec trop de précipitation, une nouvelle charge dans un canon qu'on venait de tirer, et qu'il n'avait pas eu la précaution de bien essuyer, fut horriblement mutilé. Cette nouvelle charge qu'il bourrait prit feu sans doute par quelque étincelle restée dans le canon. Il eut le pouce de la main gauche et trois doigts de la main droite emportés, et le visage brûlé et lacéré en plusieurs endroits. Ses cris étaient effrayants. Heureusement le comte de Woronzow avait emmené deux

médecins qui s'empressèrent de donner à ce malheureux tous les secours que son état réclamait. Ce matelot venait de quitter sa femme et trois enfants. Sa position fut de suite prise en considération par le comte de Woronzow, qui énonça l'intention de lui faire une pension.

Nous perdîmes bientôt la côte de vue. Le temps était fort beau. Il n'y avait presque pas de mer. Dans la soirée, on plaça sur le pont une table très-bien servie où quarante personnes étaient assises, et après le dîner jusqu'à minuit on fit des parties de wisk et on causa.

Vers deux heures ou trois heures du matin, le vent s'éleva et la mer devint houleuse. Le roulis et le tangage, qui se faisaient alternativement sentir, rendirent malades tous les passagers. Le jour avait permis de distinguer la côte de la Crimée, formée par l'isthme et le golfe de Pérécop, nommé aussi Kerkinit. Nous étions à cinq ou six milles de cette côte, qui n'est qu'un steppe qui se prolonge à perte de vue.

Nous entrâmes à huit heures du matin, le 9 juillet, dans le port d'Akmechet, situé dans le golfe de Kerkinit. Le comte de Woronzow a acheté, il y a deux ans, tout le terrain qui s'étend autour de ce port. Il a jeté sur son rivage les fondements d'une petite ville. On y voit déjà plusieurs magasins et plusieurs maisons. Il a fait venir de



Malte dernièrement une quarantaine de pêcheurs auxquels il a fait bâtir des maisons et donné des terrains. Ces pêcheurs et une cinquantaine de Tartares noguais composent pour le moment la population d'Akmechet. Dès que nous eûmes jeté l'ancre, des canots nous portèrent à terre. Nous y passâmes la journée, qui fut employée à parcourir à cheval les environs. Nous visitâmes successivement les ruines du petit village tartare d'Akmechet, situé à quelques centaines de pas du rivage; un petit village tartare plus éloigné, autour duquel on voit quelques arbres et un peu de verdure; l'emplacement où l'on doit établir un lazaret, et une tour d'un beau travail presque achevée, où l'on mettra des canons pour défendre l'entrée du port, dans lequel les bâtiments marchands et les petits bâtiments de guerre trouvent un assez bon mouillage. Nous dînâmes dans la maison que le comte de Woronzow a fait construire pour son intendant à Akmechet. Nous étions réunis, au nombre de trente à quarante personnes, autour d'une table parfaitement servie. La fortune du comte de Woronzow monte à près d'un million de revenu, et il la dépense en véritable grand seigneur. Nous retournâmes sur le bâtiment à vapeur à sept heures, et nous fîmes route vers la côte méridionale de Crimée.

Le 10 juillet, à huit heures du matin, nous étions en travers du port de Sévastopol. Nous en étions à une trop grande distance pour distinguer la ville. Nous ne pouvions qu'apercevoir avec nos longues-vues l'entrée du port, qui nous était indiquée par des bâtiments de guerre, dont nous voyions avec peine les mâtures. Nous passâmes ensuite devant le cap Chersonèse qui termine, à l'ouest, la côte méridionale de Crimée, et sur lequel est placé un fanal. Entre Sévastopol et ce cap se trouvent les ruines considérables de l'ancienne ville de Chersonèse.

Dès que nous eûmes doublé le cap Chersonèse, nous nous rapprochâmes à une distance d'une demi-lieue de la côte, qui jusqu'au cap Fiolente est horrible. Elle ne présente qu'un mur de rochers gris et rougeâtres. Aussitôt qu'on a dépassé ce cap, on voit le monastère de Saint-Georges, situé entre des rochers escarpés au-dessus de la mer, et près de là le port de Balaclava où est un petit bourg habité par des Grecs. On découvre sur une colline qui domine ce port, dont l'entrée est si étroite, qu'il nous est impossible de l'apercevoir avec nos longues-vues, quelques ruines de murailles et de tours qui indiquent la place qu'occupait la forteresse génoise nommée Cembalo ou Bella Chiave. La côte, après Balaclava, continue à être escarpée et n'offre

qu'une végétation chétive. Elle ressemble à un terrain couvert de broussailles. Le comte et la comtesse de Woronzow m'assuraient que ces broussailles étaient des sapins, des chênes et d'autres arbres élevés. Nous passâmes bientôt devant Laspi, petit port où commencent les habitations de la côte méridionale, et ensuite devant le cap Saritch, nommé autrefois Kriou Metopon. Ce cap est le plus méridional de la Crimée. Les différentes propriétés de la côte s'offrent successivement à nos regards, depuis Laspi jusqu'à Yalta, petit port où nous débarquons à trois heures de l'après-midi. Il est placé à peu près au milieu de cette côte, qui s'étend en longueur depuis Kriou Metopon jusqu'à Soudak, dans un espace de vingt à vingt-cinq lieues, et en largeur dans un espace de deux lieues jusqu'au sommet de l'arête formée de rochers gris et nus qui la termine. Il n'y avait sur la plage du petit port de Yalta que deux baraques, il y a deux ans. On y voit maintenant une douzaine de belles maisons, plusieurs boutiques et une église. C'est au comte de Woronzow qu'on doit la fondation de ce petit bourg, destiné à servir de lieu d'approvisionnements à toutes les habitations de la côte. Le terrain qui compose la côte méridionale, présente une succession de petites vallées, de ravins et de collines plus ou moins couverts d'arbres et

de verdure. Ces petites vallées et ces ravins, dans lesquels coulent des ruisseaux, produits par des sources, sont séparés par des collines souvent très-rocailleuses, et ont depuis une lieue jusqu'à un quart de lieue de profondeur. Le chêne, le noyer, le peuplier, l'orme, le frêne, le pommier, le poirier, le charme, le tilleul, le hêtre, le noisetier, la vigne sauvage, le pin et le sapin sont les arbres qui y sont les plus nombreux. On y voit des oliviers, des cyprès, des grenadiers, des arbousiers, des plateminiers, des genévriers et d'autres arbres des climats méridionaux, mais en petit nombre, et seulement dans quelques localités bien abritées par des rochers. On a essayé de faire venir en pleine terre les orangers, mais ils n'ont pu résister à l'hiver, pendant la durée duquel on voit fréquemment le thermomètre descendre à 8, 9 et quelquefois 12 degrés, et la neige rester trois semaines sur la terre. Le comte de Woronzow, après notre débarquement du bâtiment à vapeur, se rendit avec sa famille à Massandra, une de ses propriétés, située à une petite lieue de Yalta sur une colline. Comme il n'y avait dans l'habitation de Massandra que la place suffisante pour loger les dames, il m'emmena, après que nous eûmes dîné dans cette habitation, sur une galerie de laquelle on a une vue charmante de la mer et des collines qui en-

tourent Massandra, et y avoir passé la soirée, à Aydanil, une autre de ses propriétés qui se trouve à une lieue et demie de là pour y coucher.

Je restai sur la côte méridionale jusqu'au 14 juillet. Le comte de Woronzow me fit parcourir en tous sens, non-seulement les trois propriétés qu'il y possède, et qui se nomment Massandra, Aydanil et Aloupka, mais toutes celles placées entre Simeïs et Ardek, dans un espace de neuf à dix lieues. Le matin, c'était avec lui que je faisais des courses, et dans l'après-midi les dames de sa famille se joignaient à nos cavalcades, composées de trente à quarante personnes. Nous menions une vie que j'appellerai la vie nomade de luxe. Nous déjeunions dans une propriété, nous dînions dans une autre, nous prenions le thé dans une troisième, et nous allions coucher dans une quatrième.

C'est entre Simeïs et Ardek qu'est comprise la partie la plus riche en végétation et la plus pittoresque de la côte méridionale. Des vignobles, qui deviennent chaque jour plus nombreux, remplissent aujourd'hui une partie du terrain des diverses propriétés. Les vins qu'ils produisent sont de toutes les qualités, car le comte de Woronzow a fait venir depuis dix ou douze ans qu'il est devenu, on peut le dire, le créateur de la côte, où il n'y avait encore, en 1825, que deux ou trois

misérables habitations, et où il s'en trouve maintenant un grand nombre, parmi lesquelles plusieurs sont confortables des pieds de vigne de tous les pays dont les vins ont de la réputation. Toutefois, jusqu'à présent ceux de Crimée sont peu estimés, car, à l'exception de quelques vins provenant des propriétés du comte de Woronzow, de madame la princesse Anna Galitzine et de M. de Narischkine, qui seraient même appréciés dans l'occident de l'Europe, mais qui leur coûtent très-cher, à raison des soins qu'ils font donner à la culture des vignes et à leur fabrication, les vins de la côte méridionale de Crimée sont de médiocre qualité. On en a envoyé à Moscou, dans l'espérance de leur trouver un débouché, mais ils n'ont pu convenir aux habitants, qui sont accoutumés aux vins de France, et ils ne se vendent que dans la Russie méridionale. On ne peut donc regarder les propriétés de Crimée que comme des propriétés d'agrément, qui ne conviennent qu'à des personnes riches, qui sacrifient leur intérêt au plaisir d'habiter un pays dont le climat est doux, et dont les sites sont pittoresques comparativement au climat et aux sites de toute la Russie, mais auquel les voyageurs arrivant d'Italie et de Turquie, tout en rendant justice aux beautés naturelles qui y sont en grand nombre, ne peuvent accorder les éloges

et l'admiration exagérés avec lesquels en parlent les Russes.

Aloupka est la propriété pour laquelle le comte de Woronzow a le plus de prédilection. Elle est située à trois ou quatre lieues de Yalta, et se compose d'un terrain en pente où se trouvent des arbres nombreux, des masses de rochers, des eaux abondantes. L'art embellit chaque jour Aloupka, où le comte de Woronzow fait bâtir une maison qu'on peut appeler palais. Le genre gothique y est mêlé au mauresque; elle est construite en granit vert. Cette matière est tirée des rochers qui entourent Aloupka. M. de Woronzow a également fait élever une mosquée, pour la petite population tartare qui habite ce village. Simeïs, Aloupka, Mishor, Koureïs, les deux Oriandas, Yalta, Massandra, Nikita, Iursuf et Ardek, sont les lieux les plus remarquables de la côte méridionale. Ces noms sont ceux d'autant de villages tartares misérables, bâtis en terre et couverts de toits plats en terre soutenue par des poutres, qui renferment les uns trente, les autres cinquante, quelques-uns cent individus. Les différentes propriétés, achetées des tartares habitants de ces villages, ont pris leurs noms.

J'avais exprimé au comte de Woronzow le désir d'aller visiter Baktché Séraï et le port de Sévastopol. Il s'empressa de me faire donner un guide,

et me munit en outre d'un ordre pour avoir des chevaux de poste partout où je passerais, et de lettres pour les autorités de Baktché Séraï, et pour l'amiral Lazareff, commandant du port et de l'escadre de Sévastopol. Comme mon guide parlait le turc et le grec, j'avais, grâce à la connaissance que j'ai de ces langues, toutes les facilités possibles pour m'en faire entendre. Un cheval conduit par un Tartare portait mes bagages. Nous prîmes un sentier où des voitures ne pouvaient passer, et gravîmes pendant deux heures les montagnes qui se trouvent au-dessus d'Aloupka. Nous parcourûmes d'abord un terrain parsemé de roches et de chênes nains, ensuite des ravins et des collines couverts d'arbres vigoureux qui étaient principalement des chênes, des ormes, des pins et des sapins. En approchant du sommet de la côte, nous ne vîmes plus devant nous qu'un rempart de rochers gris. Dès que nous l'eûmes franchi, nous entrâmes dans un steppe que nous mîmes à peu près une heure à traverser. Ce plateau, entièrement dégarni d'arbres, paraît s'étendre dans toute la longueur de la côte méridionale. Nous employâmes deux heures et demie à descendre la partie de la chaîne septentrionale qui conduit au village de Kokos, par un chemin tracé dans un ravin, et où coulait un torrent. Ce ravin et toutes les collines



présentaient d'immenses forêts qui nous entouraient. Le petit village de Kokos est agréablement situé au fond d'une vallée à laquelle il a donné son nom, sur le torrent que nous avions presque toujours suivi, qui se nomme le Kabarda, et qui roule avec bruit ses eaux rapides. Il est habité par quatre ou cinq cents Tartares. Je passai le reste de la soirée et la nuit dans ce village, chez un murza (Tartare noble), pour lequel le comte de Woronzow m'avait remis une lettre. Il était absent. Ses fils me firent les honneurs de sa maison, où je trouvai un assez bon dîner et un sofa pour coucher.

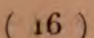
Le 15, à six heures du matin, mon guide m'amena les chevaux, et nous nous mîmes en route. Nous suivîmes la vallée de Kokos, qui a une demi-lieue de large près du village, et est remarquable par sa végétation. Nous la quittâmes au bout d'une heure et la laissâmes à notre gauche, prenant pour nous rendre à Tchifont-Kalè, lieu que je voulais visiter, un chemin de montagnes à la place de celui qui mène par cette vallée à Baktché Séraï. Nous traversâmes plusieurs villages tartares et des collines boisées, où un grand nombre de noyers, de poiriers, de noisetiers, se faisaient remarquer; mais après trois heures de marche, depuis notre sortie de Kokos, nous ne fûmes plus entourés que de montagnes tristes,

nues, arides. Au sommet d'une de ces montagnes qui était à notre gauche, et qu'on nomme Tépékremane, sont pratiquées des cellules en grand nombre qui, dans des temps reculés, ont dû servir d'habitations aux différents peuples qui ont tour à tour envahi la Crimée. Je descendis de cheval pour monter sur le rocher conique dans lequel sont taillées toutes ces niches, œuvres d'une bien grande patience.

Il y a une lieue de Tépékermane à Tchifont-Kalè. Nous arrivâmes à cette petite ville, habitée uniquement par des juifs caraïmes, après avoir suivi un chemin de descente et de montée, tracé à travers des collines arides. Tchifont-Kalè est dans une position singulière. Elle est bâtie sur un rocher, large de quelques centaines de pas et long d'un demi-quart de lieue, qui s'élève au-dessus de deux ravins profonds. Les maisons y sont au nombre de deux à trois cents, n'ont qu'un étage, et sont construites sur deux lignes au-dessus des deux ravins. Ces lignes de maisons sont séparées par une rue qui a pour pavé le roc vif. Des murs entourent cette petite ville, fermée par deux portes, et la font ressembler, à cause de sa position extraordinaire, à une forteresse, ce qui lui a fait donner le nom de Tchifont-Kalè (la forteresse des juifs). Les juifs caraïmes qui l'habitent en partent le matin pour



aller à Baktché-Séraï se livrer à leur commerce et à leur industrie, et y reviennent le soir. Les caraïmes sont une secte de juifs qui tirent leur nom du mot *kara*, qui signifie *écriture*. Ils s'attachent à la lettre seule de l'écriture, et n'adoptent pas, comme les autres juifs appelés talmudistes ou rabbinistes, l'autorité du Talmud, ni les interprétations des rabbins. Ces juifs se distinguent par une grande probité, et tous ceux qui ont des rapports avec eux n'ont jamais qu'à se louer de leur manière d'agir. Après être descendu de Tchifont-Kalè, j'allai visiter la vallée Josaphat, située auprès. C'est le lieu de sépulture des juifs caraïmes. Ce cimetière est ombragé par une forêt d'arbres séculaires. On y voit un nombre infini de tombeaux, dont plusieurs datent de quatre siècles. A un quart de lieue de là, je m'arrêtai pour monter au monastère de l'Assomption, situé à la gauche du chemin tracé dans le ravin qui conduit à Baktché-Séraï. Les escaliers, la petite église à quatre colonnes, les cellules des prêtres et les corridors de ce monastère sont taillés dans le roc. Deux galeries en bois sont construites à l'extérieur, et sont soutenues par des échafaudages. Je ne restai qu'un instant dans ce monastère, qui ne présente d'autre intérêt que celui de la patience qu'il a fallu avoir pour faire dans le rocher les excavations



où il se trouve. Nous arrivâmes ensuite à midi à Baktché-Séraï, après avoir parcouru, pendant un demi-quart de lieue, un terrain pierreux, enclavé entre des rochers tristes et nus.

J'allai descendre au palais des kans. Mon guide porta au gouverneur de ce palais la lettre que le comte de Woronzow m'avait remise pour lui. Il était absent. M. Stavraki, directeur de la police de Baktché-Séraï, pour lequel j'avais également une lettre, vint de suite me voir, et me fit donner une des chambres de ce palais, où je me reposai pendant quelques instants, et où il me fit servir à dîner. Je le priai ensuite de me faire voir tous les appartements du palais et ses dépendances, ce qu'il exécuta immédiatement.

Ce palais ressemble à tous ceux qui, dans les différentes villes de la Turquie, servent de demeures aux pachas. Il est situé près du bazar. Le Djurouk-son, petit ruisseau qui vient du ravin au-dessus duquel est Tchifont-Kalè, coule devant ses murs. On traverse ce ruisseau sur un pont pour entrer dans le palais, qui se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. Tous les appartements ont été remis dans le même état où ils étaient à l'époque où les kans s'y trouvaient. Ceux qui sont sur la rue sont petits. Dans l'aile droite sont plusieurs chambres spacieuses, un kiosque grillé, la salle du divan, et



au-dessus une galerie grillée où se tenait le kan pour assister au divan. Après, vient la salle d'audience ou de réception, dont l'ameublement, qui se compose d'un sofa, d'un lustre et d'une natte, est le même qui y a été trouvé lorsque les Russes ont fait la conquête de la Crimée. Au bas de l'escalier qui conduit à cette salle, sont deux charmantes fontaines, ornées d'inscriptions en relief et dorées. Derrière, est un petit jardin, entouré de hautes murailles, au milieu duquel est un corps de logis renfermant quatre chambres. C'était le harem. Une tour octogone qui à son extrémité est entourée de galeries grillées, est auprès. C'est sur ces galeries qui dominent Baktchè - Séraï que les femmes des kans allaient jouir de la vue de cette ville. Dans l'aile gauche du palais sont une mosquée, ensuite un petit enclos, au milieu duquel sont deux turbès (chapelles funéraires), où l'on voit rangés, les uns à côté des autres, des cénotaphes, la plupart en planches recouvertes de drap ou de linge déchiré et d'un turban de même étoffe, qui indiquent la place où les kans et les membres de leur famille ont été enterrés. Ils ne sont pas dans des caveaux. Une planche recouvre la terre où on a déposé leurs corps. Dans l'enclos où sont ces deux turbès, sont un grand nombre de tombeaux des personnages distingués qui for-

maient la cour des kans. Après les turbès, sont diverses dépendances du palais, qui servent aujourd'hui de casernes, et dans l'une desquelles le gouverneur a son logement. Une cour, ayant deux cents pas de long sur quarante de large, au fond de laquelle est une fontaine, sépare les deux ailes et la partie des bâtiments construits sur la rue, et de vastes jardins s'étendent après les murs qui forment le fond de cette cour. M. Stavraki me fit voir, au-dessous de la salle d'audience des kans, une pièce assez vaste qui avait servi d'église à une princesse polonaise, nommée Maria Potosky, qu'un kan avait faite prisonnière dans une guerre contre la Pologne, et à laquelle il avait laissé le libre exercice de son culte.

J'eus beaucoup à me louer de la complaisance de M. Stavraki, qui me fit voir dans tous ses détails le palais, et me donna tous les renseignements que je désirais avoir. Son père était un Grec de l'île de Candie, qui, après avoir longtemps souffert du despotisme des pachas de cette île, avait fait partie de l'expédition dirigée par Orlof contre la Morée. En pensant à la différence de position du père et du fils, en me représentant l'un baisant le bas de la robe des pachas et tremblant devant eux, et l'autre commandant en maître dans le palais du kan de



Crimée et dans Baktchè-Séraï, dont la population se levait avec respect devant lui; en parcourant les salles de ce palais, ses cours, son harem, ses jardins; en voyant silencieux, inanimés tous ces lieux où une foule nombreuse circulait naguère, attendant les ordres d'un chef qui disposait à son gré de la vie de trois ou quatre cent mille hommes, et pouvait, quand il le voulait, se mettre en campagne à la tête de trente à quarante mille cavaliers; en n'y apercevant que deux soldats russes qui en gardaient la porte, je faisais des réflexions sur l'instabilité des empires que le temps fait disparaître tour à tour. Qui sait, me disais-je, si dans quelques années le voyageur qui viendra visiter les rives du Bosphore, n'apercevra pas l'aigle de Russie placée sur les murs du sérail, et ne trouvera pas le même silence et la même solitude dans ses cours, ses jardins et ses appartements, gardés par quelques sentinelles russes?

Les collines qui encaissent le vallon où est bâti Baktchè-Séraï sont nues, blanches, tristes, comme dans toutes les villes turques; les maisons de cette ville, auxquelles sont attenants des jardins, n'ont qu'un rez-de-chaussée et un premier étage. Ses rues sont étroites, tortueuses et sales. Celle du Bazar est la seule un peu large; elle a un demi-quart de lieue de long. Des deux

côtés sont des boutiques petites et misérables. Il se trouve dans cette ville un grand nombre de mosquées qui n'ont rien de remarquable. Sa population se compose de treize mille Tartares, deux mille Juifs caraïmes, et cinquante Grecs. Je ne pus apercevoir le visage d'aucune femme, quoique j'en rencontrasse plusieurs dans les rues. Toutes les femmes tartares ont conservé l'usage d'être voilées quand elles sortent. Elles s'enveloppent la tête avec une grande pièce de perkale, qui couvre la moitié de leur féredjè (manteau), et s'entortillent si bien avec cette perkale, qu'elles ne laissent voir que leurs yeux. Les femmes tartares qui habitent les villages de la côte méridionale sont un peu moins sauvages, à cause du grand nombre de Russes et d'étrangers qui s'y trouvent continuellement. Aussi n'est-il pas rare de les voir à visage découvert. La population tartare de la Crimée monte à peu près à trois cent mille âmes. Les Tartares sont doux, humbles, probes et sobres. C'est une race d'hommes aujourd'hui sans énergie et incapables d'essayer de secouer le joug de la Russie, dont du reste ils paraissent assez satisfaits; et on ne doit pas s'en étonner, quand on pense qu'ils sont exposés à beaucoup moins de violences, d'avanies, et frappés de beaucoup moins d'impôts que sous le gouvernement de leurs kans,



qui pouvaient les pendre, les décapiter et en faire des soldats, suivant leur bon plaisir. Sous le gouvernement russe, ils ne sont pas sujets au recrutement, et la totalité de l'impôt qu'ils paient, soit personnel, soit municipal, pour l'entretien des routes, est de six à sept roubles par année, par mâle. Ils sont en général paresseux et, comme les Turcs, passent une partie de leur vie accroupis sur leurs talons, la pipe à la bouche. Ceux de la côte sont les plus paresseux, parce que leurs vergers leur donnent des fruits abondants. Ceux qui habitent les montagnes du nord sont obligés de travailler davantage, parce qu'ils ont plus de besoins, et que la nature les a moins bien favorisés. Il en est de même de ceux du steppe, qui forme la plus grande partie de la Crimée, dont les moyens d'existence consistent à élever des bestiaux et dans la culture des champs.

J'avais laissé le Tartare qui conduisait mes bagages prendre le chemin qui mène directement de Kokos à Baktchè-Séraï, pendant que je m'étais détourné de ce chemin pour me rendre à Tchifont-Kalè. J'eus lieu de me repentir d'avoir pris cette détermination, car mes bagages n'arrivèrent qu'à minuit; le Tartare les avait abandonnés dans un village, et était tranquillement retourné chez lui. Il fallut, après les avoir at-

tendus inutilement, que j'envoyasse mon guide les chercher. Cette circonstance fut cause que je ne pus partir de Baktchè-Séraï qu'à une heure du matin.

Je préférai aller à Sévastopol en pavoska de poste (petite charrette légère à quatre roues) plutôt qu'à cheval. Mon guide m'en amena un traîné par trois chevaux. Nous y empilâmes nos personnes et mes bagages, et nous nous mîmes en route par un beau clair de lune. Le steppe commence à la sortie de Baktchè-Séraï. Le chemin que nous suivions ne présentant qu'une plaine presque unie, nous allions très-vite. Nous changeâmes de pavoska et de chevaux au bout de deux heures, et au point du jour nous arrivâmes sur la côte septentrionale de la rade de Sévastopol, qui est triste et manque de toute végétation. Les seules constructions qu'on y voit sont, à quelques centaines de pas du rivage, cinq ou six maisons, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, qui servent de casernes, et sur le rivage quelques magasins. Je pris un bâteau et traversai la rade pour me rendre au fond de la baie de l'Artillerie dans une auberge qui m'avait été indiquée. J'allai ensuite voir l'amiral Lazareff dont j'avais fait connaissance à Odessa. Je lui remis la lettre par laquelle le comte de Woronzow le priait de me donner toutes les facilités



possibles pour visiter à Sévastopol tout ce qui pourrait m'intéresser. L'amiral me reçut très-bien. Il montait le *Varsovie*, superbe vaisseau à trois ponts, de 130 canons, auprès duquel était rangée une division composée de quatre vaisseaux de 80 canons, de quatre frégates de 60, et de deux ou trois bricks. Chaque été l'escadre de Sévastopol est répartie en deux divisions, qui vont l'une après l'autre faire des évolutions dans la mer Noire, pendant quinze jours ou trois semaines. L'amiral Lazareff avait déjà fait manœuvrer la première division, et allait sortir avec la seconde. Après qu'il m'eut fait visiter le *Varsovie* dans tous ses détails, il eut la complaisance de me conduire dans la troisième et la quatrième baie de la rade de Sévastopol, où se trouve réuni ce qui mérite le plus de fixer l'attention. Nous fîmes le tour de ces deux baies, où sont les vaisseaux désarmés. La ville de Sévastopol s'élève en amphithéâtre au-dessus de ces baies. Elle est bâtie principalement sur la colline qui sépare la deuxième baie, nommée baie de l'Artillerie, de la troisième, nommée baie du Sud. L'amiral me fit remarquer un travail immense qui se fait sur le cap qui sépare la troisième baie de la quatrième, et qui consiste à abaisser à six pieds seulement au-dessus du niveau de la mer les rochers qui forment ce cap,

et qui ont une élévation de vingt-cinq à trente pieds, pour y construire les bâtiments de l'amirauté. M. Lazareff me conduisit ensuite au fond de la quatrième baie, et me fit voir les travaux d'un bassin où l'on doit réparer les vaisseaux. Ce bassin est aussi un ouvrage remarquable; il est très-avancé et doit être terminé en 1838. Il est construit pour recevoir à la fois un vaisseau à trois ponts, deux de 80 canons, et deux frégates de 60. Le fond de ce bassin se trouve à trente pieds au-dessus du niveau de la mer, et les vaisseaux pour y arriver parcourent trois écluses, élevées de dix pieds les unes au-dessus des autres. L'eau nécessaire pour remplir ce bassin et ces écluses sera amenée de la petite rivière de Tschornaïa Restchka, qui se jette dans le fond de la rade de Sévastopol, après avoir traversé la vallée d'Inkermane, par un canal de neuf à dix pieds de largeur et de quatre à cinq de profondeur, qui commence dans les collines qui encaissent cette vallée, et à cinq à six lieues de Sévastopol. On a été obligé de creuser dans le roc au fond de la rade, dans une montagne située à l'entrée de cette vallée, une galerie longue d'un demi-quart de lieue, et large de douze pieds, dans laquelle passe ce canal. Deux beaux aqueducs, l'un placé à la sortie de cette galerie, et l'autre près de la baie du Carénage,

ont été également construits pour conduire l'eau qui doit alimenter ce canal.

Après cette promenade, je retournai avec l'amiral sur le *Varsovie*, où il m'emmena dîner avec lui. A sa table se trouvèrent réunis les commandants et les principaux officiers de la division navale prête à sortir.

M. Bardak, officier de marine, à la recommandation de M. Lazareff, me conduisit, après dîner, dans un des canots du *Varsovie*, à la forteresse d'Inkermane, dont on m'avait parlé comme méritant l'attention des voyageurs. Elle est placée sur une montagne, à gauche, à l'entrée de la vallée. Les avis sont partagés à son sujet. Les uns croient qu'elle date du Bas-Empire; les autres qu'elle a été bâtie par les Génois. Nous traversâmes toute la rade, qui se prolonge au sud-est pendant l'espace de près de deux lieues, et est terminée par la petite rivière de Tschornaïa Retschka. Nous entrâmes dans cette rivière, qui n'a qu'une quinzaine de pieds de large, et y naviguâmes pendant un quart d'heure. Après être sortis du canot, nous parcourûmes la galerie souterraine dont j'ai parlé plus haut, par laquelle passe le canal destiné à amener au bassin de réparation des navires l'eau de cette rivière, et examinâmes le bel aqueduc situé à la sortie de cette galerie. Dans une montagne qui est du

même côté, et qui s'élève au-dessus de la Tschornaïa Retschka, sont des excavations nombreuses dans lesquelles on trouve une église, des corridors, des cellules, des sarcophages, dont un qui est ouvert est encore plein d'ossements. Nous passâmes, après avoir examiné ces grottes, la rivière sur un petit pont, et montâmes à la forteresse, qui n'a qu'une enceinte fort petite, composée de murs et de tours écroulés, construits avec des moellons unis par un ciment. Toute la partie à pic du rocher exposée au sud, au-dessus de laquelle elle est bâtie, et celle d'une montagne située auprès de ce rocher, sont remplies de chambres et de petits appartements, rangés par file au-dessus les uns des autres et taillés dans le roc, qui ont servi d'habitations à une population nombreuse. Parmi ces excavations, on en remarque une qui renfermait une église. On voit encore des traces de portraits de la Vierge et des Saints sur les rochers qui forment l'enceinte de cette église. On y arrive par un escalier taillé dans le roc. Un autre escalier conduit de l'église sur la plate-forme de la forteresse. Nous nous rembarquâmes dans le canot qui nous avait amenés, après avoir visité cette forteresse et ces excavations, et retournâmes à Sévastopol, après être entrés un moment dans la baie du Carénage, où il y avait deux bricks et une corvette.

Le port de Sévastopol a la réputation d'être un des plus beaux du monde. On a vu par ce qui précède qu'il se composait d'une rade qui a près de deux lieues de long, et de plusieurs baies. Il y en a une autre à l'entrée du port, au fond de laquelle est établie la quarantaine. Ces baies, placées sur la côte septentrionale de la rade sont très-sûres, et se présentent dans l'ordre suivant, quand on vient de la mer : 1° la baie de la Quarantaine; 2° de l'Artillerie; 3° du Sud; 4° des Vaisseaux; 5° du Carénage. Elles sont si profondes partout, que les vaisseaux peuvent y être à l'ancre, leurs proues touchant le rivage. L'entrée de cette rade est défendue par dix forts placés sur la côte sud, et un sur la côte nord. Ces forts ont trois étages de batteries, et renferment trois cents pièces de canon. On a le projet de construire de nouveaux forts, et de porter à six cents le nombre des canons qui doivent défendre l'entrée de la rade de Sévastopol. Les bâtiments étant obligés pour y pénétrer de ranger de très-près la côte septentrionale, une flotte ennemie serait exposée au feu de tous ces canons. Il n'est donc pas probable qu'on puisse attaquer avec succès Sévastopol par mer. On croit qu'une attaque sur cette ville par terre au moyen d'un débarquement réussirait mieux, car elle n'a pas de murailles, et aucun fort ne la défend du côté

du steppe qui l'entoure. M. l'amiral Lazareff, avec qui j'en causais, était de cet avis dans la supposition où une flotte ennemie amènerait à l'improviste dix à douze mille hommes sur quelque partie du rivage voisin de Sévastopol, et si ces dix à douze mille hommes se jetaient tout à coup sur cette ville; mais il ajoutait avec raison que ce qui rendait cette attaque impossible, c'était qu'une flotte portant ce nombre de troupes, ne pourrait ni partir de la Méditerranée, ni entrer dans la mer Noire sans que le gouvernement russe le sût longtemps à l'avance, car il fallait embarquer ces troupes dans un port de France ou d'Angleterre; que lorsque même cette flotte n'éprouverait aucune opposition de la part du sultan, pour passer par les Dardanelles et le Bosphore, événement peu probable, à raison de l'alliance de la Porte avec la Russie, elle aurait toujours à lutter contre un grand obstacle, celui du vent de nord qui souffle presque sans interruption dans l'Archipel et dans la mer Noire; que par conséquent, à cause de ces circonstances, la Russie aurait tout le temps de faire venir à Sévastopol des troupes suffisantes pour repousser l'invasion.

Au moment où j'étais à Sévastopol, il y avait dans cette ville dix-huit à vingt mille soldats, qu'on y avait fait venir pour y passer l'été. Ils

étaient logés dans les casernes de cette ville, et dans des camps dont on voyait les tentes blanches sur les collines tristes, arides, sans arbres et sans verdure, qui entourent la rade de Sévastopol. Toutes ces collines étaient, au moment de la conquête de la Crimée, couvertes de bois, mais on les a coupés pour les employer au chauffage et aux constructions de Sévastopol. Il n'en existe plus aujourd'hui qu'une petite partie, dont on doit la conservation à l'amiral Outchakow, qui en était propriétaire. On nomme ce bois le jardin d'Outchakow. Il appartient à présent à la ville. On a bâti au milieu par souscription un kiosque. Ce jardin est le seul lieu de promenade des habitants de Sévastopol. Il est situé après la baie de Carénage.

Douze mille des soldats campés à Sévastopol étaient employés à des travaux de fortification, et six mille à des travaux de marine, pour mettre Sévastopol à l'abri d'une attaque par terre, peu probable, comme je le faisais voir tout à l'heure; on doit entourer cette ville de fortifications. On n'en a pas encore, à ce qu'on m'assurait, arrêté définitivement le plan. Les uns prétendent qu'elles se composeront d'une muraille défendue par de petits forts, et les autres par un fossé et par des forts placés de distance en distance. Quelques personnes me disaient que ce

projet avait pour but, non pas d'empêcher une attaque de Sévastopol par terre, mais de mettre un obstacle à la désertion des matelots et des soldats, et aux vols qui se commettaient de beaucoup d'objets de la marine, par la facilité que les déserteurs avaient à se sauver dans le steppe.

Le nombre des marins de la marine militaire de la mer Noire monte à quatorze mille, qui sont disséminés à Sévastopol, Nikolaïew et Outchakow. L'escadre se compose du vaisseau le *Varsovie* de 130 canons, de dix vaisseaux de 80, de dix frégates de 60, de douze corvettes, bricks et goëlettes, de trois ou quatre bâtiments à vapeur, et d'une douzaine de cutters.

Les matelots qui composent l'équipage des bâtiments, sont marins et soldats à la fois, et tirés des recrues de l'armée de terre. Chaque bâtiment a sa caserne qui porte le nom de ce bâtiment, et se trouve amarré auprès d'elle. Les matelots sont toujours renfermés dans ces casernes, quand le bâtiment est désarmé. Il résulte de cette mesure que les équipages des bâtiments peuvent être à leur bord promptement, et les bâtiments être en mer au bout de vingt-quatre heures. La Russie a pris toutes les précautions nécessaires pour que sa flotte fût armée immédiatement, et fît voile vers le Bosphore si des

événements politiques l'exigeaient, et elle a toujours à Sévastopol, outre les équipages des vaisseaux, douze à quinze mille hommes de troupes, et une nombreuse artillerie de campagne pour être embarquée. On s'occupe en ce moment à construire de nouvelles casernes pour ces douze à quinze mille hommes, qui jusqu'à présent étaient campés l'été sous des tentes, et l'hiver cantonnés dans diverses localités assez éloignées de Sévastopol.

Après deux jours de séjour dans cette ville, j'allai m'embarquer, le 18 juillet au soir, sur le bâtiment à vapeur l'*Héritier*, qui devait partir le lendemain matin pour Yalta. Il se rend tous les quinze jours d'Odessa à Kozlow, Sévastopol et Yalta, et revient à Odessa en repassant par les mêmes ports. Il quitta Sévastopol, le 19, à trois heures du matin, et il arriva à Yalta à une heure de l'après-midi, après avoir longé à une demi-lieue de distance la côte méridionale jusqu'à cette petite ville. Je pris de suite un pavoska (charrette) de poste, et me rendis à Aloupka chez le comte de Woronzow, qui continua ainsi que sa famille à me combler d'amitiés et de prévenances. Je passai mon temps à faire avec elle de nouvelles courses dans les diverses propriétés de la côte. M. le comte de Witt, inspecteur général de la cavalerie des colonies militaires de

la Russie méridionale, un des amis les plus intimes de M. le comte de Woronzow, était arrivé d'Odessa pendant ma course à Baktchè-Séraï et à Sévastopol. Il nous donna un dîner à sa propriété d'Orianda, qui est surtout remarquable par la vue que présentent ses sites pittoresques, et riches de la plus belle végétation.

Pour faire son voyage sur les côtes du Caucase, M. le comte de Woronzow avait demandé à l'amiral Lazareff de lui envoyer de Sévastopol une corvette. D'un autre côté, il avait disposé du bâtiment à vapeur le *Pierre-le-Grand*, pour naviguer de conserve avec cette corvette qu'il devait remorquer, lorsque le calme ou les vents contraires l'empêcheraient de faire usage de ses voiles.

La corvette l'*Iphigénie* était arrivée de Sévastopol, depuis le 19 juillet, à Yalta. Le *Pierre-le-Grand* y arriva, le 22, d'Odessa. Dans la soirée du 22, toutes les personnes qui devaient accompagner le comte de Woronzow s'embarquèrent sur la corvette et le bâtiment à vapeur. M. le comte de Woronzow emmenait avec lui sa femme et toutes les dames de sa famille, avec lesquelles nous étions partis d'Odessa pour la Crimée. Le *Pierre-le-Grand* avait amené avec lui un renfort de curieux, qui avaient désiré faire ce voyage, parmi lesquels étaient madame Olga Narischkine;

M. Yeams, consul d'Angleterre à Odessa; M. Poël, chef de la maison de banque et de commerce établie dans cette ville par M. Stieglitz, le plus riche banquier de Saint-Pétersbourg; et M. Spencer, voyageur anglais, correspondant du *Morning Herald*, et auteur de plusieurs voyages. Le nombre des passagers qui s'embarquèrent sur le *Pierre-le-Grand* et la corvette était de quatre-vingt-six. Nous partîmes à sept heures. Le vent étant contraire, le bâtiment à vapeur fut obligé de remorquer la corvette en quittant Yalta, et cette circonstance fut signalée par un triste accident. Au moment où l'on venait d'attacher au *Pierre-le-Grand* le câble que la corvette lui avait envoyé pour la remorquer et qu'il commençait à la faire marcher, ce câble cassa et frappa si fortement les jambes du consul d'Angleterre qu'il tomba sur le pont, et reçut à la tête un coup si violent qu'il s'évanouit. Cet événement heureusement n'eut pas de suite. Il en fut quitte pour une légère blessure au front, et une contusion aux jambes, qui furent guéries au bout de quelques jours. Tout le monde était en ce moment sur le pont, et on fut fort heureux que ce câble, en se cassant, ne blessât pas d'autres personnes. La corvette envoya un câble plus fort, et nous nous mîmes en route. Le poids de la corvette ralentissait tellement la marche du *Pierre-le-Grand*,

qu'au lieu de neuf milles qu'il fait ordinairement à l'heure, il n'en faisait que quatre. Nous passâmes successivement devant Massandra, Nikita, Aïdanil, Iursuf. A dix heures du soir, nous doublâmes le cap Aïou Dagh (montagne de l'Ours), nom qui a été donné à ce cap à cause de la configuration de la côte qui le forme, dans laquelle on croit trouver quelque ressemblance avec cet animal.

Le 23, à huit heures du matin, nous étions devant la vallée de Soudak, qui passe pour être une des plus belles de la Crimée, à cause de sa végétation, de ses sites et de ses points de vue. Nous apercevions sur une montagne située à l'entrée de cette vallée au bord de la mer, un mur et des tours, restes d'une forteresse génoise. Après Soudak, la côte ne présente plus que des roches nues et blanches. Nous doublâmes les caps Méganome et Kara dagh Kiaïassi. Entre ces deux caps se trouvent les petites vallées de Koz et d'Otouz, éloignées l'une de l'autre de deux ou trois lieues, et qui se font d'autant plus remarquer que tous leurs environs n'offrent que des collines dénuées de toute végétation. Le vent étant devenu favorable vers neuf heures, la corvette put mettre des voiles, et le *Pierre-le-Grand* cessa de la remorquer. Le comte de Woronzow, le comte de Witt, le prince Basile Ga-

litzine s'étaient embarqués sur la corvette. Les embarcations pouvant tenir la mer, il s'était rendu, dès le matin, avec eux sur le *Pierre-le-Grand*, où étaient madame de Woronzow et les autres dames de sa famille, et il y resta jusqu'à notre arrivée à Théodosie, où nous jetâmes l'ancre à une heure. Nous passâmes la journée dans cette ville, où toutes les autorités civiles et militaires vinrent complimenter le comte de Woronzow, dans une maison qui avait été préparée pour cet objet. Après cette réception, nous allâmes visiter le musée, qui ne renferme que quelques marbres et poteries grecques trouvées à Théodosie, et quelques pierres à armoiries portant des inscriptions qui font mention des familles génoises qui ont gouverné cette ville. Nous parcourûmes ses rues, qui sont larges, pavées et bordées de jolies maisons, dont plusieurs datent du temps des Génois. Nous visitâmes aussi l'enceinte flanquée de tours de cette ville qui est écroulée en grande partie. Théodosie, nommée autrefois Caffa, qui tour à tour a été une ville grecque, génoise, tartare, russe, faisait un commerce considérable. Elle a eu jusqu'à soixante mille habitants; on en compte tout au plus cinq mille aujourd'hui. Son port est excellent, et les plus forts bâtiments peuvent y mouiller. Quant à ses environs, ils n'offrent

pas un arbre, et sont de la plus grande tristesse.

M. Kaznatschéeff, gouverneur de la Crimée, avait accompagné le comte de Woronzow depuis Yalta, et sa femme était venue de Symphéropol, chef-lieu du gouvernement de Tauride, à Théodosie, pour recevoir madame de Woronzow. Après nos courses dans la ville, nous nous rendîmes à la maison qu'ils possèdent à Théodosie où un excellent dîner nous attendait.

On se rembarqua à six heures du soir, et nous partîmes à huit heures. Madame de Woronzow et ses parentes allèrent s'installer sur la corvette, ce qui, malgré l'amabilité de ces dames, que nous appréciions tous, ne déplut pas à beaucoup de passagers du bâtiment à vapeur, qui, les deux nuits précédentes, avaient été obligés de coucher pêle-mêle sur le pont ou dans des canots, et qui purent, après le départ de ces dames, faire invasion dans les chambres qu'elles occupaient. Quant à moi qui, dès le moment de l'embarquement, m'étais emparé d'une couchette où j'étais fort bien, j'éprouvai un regret sincère de me voir privé de leur société.

Le 24, à huit heures du matin, nous passâmes devant le cap Takil-Bournou, sur lequel est un fanal, et qui forme le côté occidental de l'entrée du Bosphore cimmérien, nommé aujourd'hui

détroit de Kertch. Nous avions à notre droite dans le lointain les terres de la presque île de Taman, qui forment la côte occidentale de ce détroit. Depuis Théodosie jusqu'à Kertch le rivage ne présente qu'un steppe où l'on n'aperçoit pas une habitation. En approchant de cette ville, nous voyions toutes les collines et les plaines qui se trouvent dans ses environs couvertes d'un nombre considérable de tumulus de toutes les hauteurs. Après le cap Takil-Bournou vient une pointe nommée Kamich-Bournou, près de laquelle on croit que la ville de Nymphée était située, puis l'anse d'Ambelaki et le cap d'Ak-Bournou. Après ce cap est la baie de Kertch où nous jetâmes l'ancre à une heure. Nous avions laissé à droite un banc de sable dépendant de la presqu'île de Taman, sur lequel il y a quelques cabanes de pêcheurs, et nous voyions devant nous, de l'autre côté de la baie, la nouvelle quarantaine, qui est construite sur un cap où était la ville de Myrmicium. Dans le lointain nous apercevions la forteresse de Yéni-Kalè, qui indique l'entrée de la mer d'Azow. Comme la mer à deux milles de Kertch n'a que treize à quatorze pieds d'eau, la corvette fut obligée de mouiller au milieu du détroit. Le bateau à vapeur put seul jeter l'ancre à une petite distance du rivage. Quand on fut débarqué

à Kertch, qui occupe l'emplacement de Panticapée, la ville la plus considérable et la résidence des rois du Bosphore cimmérien, on se rendit chez M. Cherchéoulidzew, gouverneur, chez qui nous dînâmes. Après que le comte de Woronzow eut reçu, comme à Théodosie, les autorités civiles et militaires, toutes les calèches, tous les doskis, tous les chars à bancs qui étaient à Kertch (et ils ne pouvaient être bien nombreux dans cette petite ville) furent mis en réquisition pour faire les courses qui offraient de l'intérêt. Nous commençâmes par nous rendre au musée, placé provisoirement dans un magasin, en attendant que le petit temple qu'on lui destine, et qu'on construit à mi-côte de la montagne de Mythridate sur le modèle du temple de Thésée à Athènes (dans de petites proportions, bien entendu), soit achevé. A la porte du musée actuel nous vîmes un grand nombre de fragments de statues et des marbres funéraires couverts d'inscriptions. Deux de ces marbres sont remarquables par leur travail. Sur l'un, qui a une dizaine de pieds de long sur six à sept de large, sont sculptés, dans des proportions plus grandes que nature, un homme et une femme à moitié couchés. Malheureusement les têtes manquent. L'autre marbre est un sarcophage, qui représente sur deux de ses faces différents personnages en pied,

et sur les deux autres des guirlandes et des animaux. Les trois pièces du magasin où est le musée de Kertch renferment d'autres marbres en général peu remarquables. Ce qui attire le plus l'attention, ce sont des urnes en bronze et des vases en terre cuite, de la hauteur d'un et de deux pieds, dont les sculptures et les peintures représentent des sujets de mythologie et d'histoire très-intéressants; des statuettes en terre cuite; des bijoux en or, tels que bracelets, bagues, couronnes, vases à parfums, plaques d'or et boutons qui étaient placés sur les costumes des anciens. Tous ces objets proviennent des fouilles qui, depuis six ans, ont été faites dans les tumulus de Kertch. Le musée serait très-riche en antiquités s'il possédait toutes celles qui ont été le résultat de ces fouilles; mais elles sont, à mesure qu'on les découvre, envoyées au musée de Saint-Pétersbourg, dès qu'elles sont remarquables par l'art ou la valeur intrinsèque. Le musée de Kertch a beaucoup de peine à obtenir d'en garder quelques-unes. De toutes les fouilles de tumulus, la plus productive a été celle d'un tombeau de roi, qui est placé sur une colline située à une petite lieue de Kertch à l'ouest. La découverte de ce tombeau a été due au hasard. Il y eut à Sévastopol, en 1830, une révolte occasionnée par

des mesures sanitaires, qui avaient pour but de renfermer dans leurs casernes les soldats et matelots, à cause de la peste qu'on croyait être dans cette ville. Ils forcèrent leurs casernes et tuèrent plusieurs de leurs chefs. Un détachement des révoltés fut envoyé à Kertch et employé à tirer des pierres de la colline du Mont-d'Or, formée en grande partie de rochers. Plusieurs élévations coniques qu'on y voyait et un vaste tumulus, construit dans son intérieur en pierres de taille, qui avait été ouvert, on ne sait à quelle époque, avaient fait penser qu'il se trouvait d'autres tombeaux sur le Mont-d'Or; mais la difficulté était de les découvrir. Ces soldats, en extrayant des pierres, trouvèrent une galerie qui les conduisit à un tombeau construit en pierres, en forme de coupole. En y entrant on aperçut plusieurs cercueils en bois couverts d'ornements peints. Auprès de celui qui était le plus remarquable par ses peintures, étaient des urnes en bronze, en terre cuite, un sceptre d'or, des plats d'or et d'argent, des armes, le squelette d'un cheval. Parmi les cendres et les ossements des divers cercueils, on ramassa des couronnes d'or en feuilles d'olivier et de chêne. Il n'y a aucun doute que ce tombeau était celui d'un des rois du Bosphore; mais aucun indice n'a pu faire connaître le nom de ce roi. On m'a

assuré que le poids des objets d'or trouvés dans ce tombeau était de 120 à 130 livres. Presque tous furent envoyés immédiatement à Saint-Pétersbourg.

La découverte de ce tombeau fixa les yeux de l'empereur sur les tumulus de Kertch. Il y ordonna la création d'un musée, et chargea M. Achihk, qui en fut nommé directeur, de faire des fouilles partout où il le jugerait à propos. La somme de 5,000 francs par année fut accordée pour cet objet. L'empereur alloua en outre une somme de 2,000 francs, aussi par année, pour faire des fouilles dont le produit était destiné à son cabinet particulier, et il chargea M. Carichi de les diriger.

Depuis 1830, MM. Achihk et Carichi ont fouillé plus de cent tumulus. Voilà le résultat de leurs observations :

Les tumulus qui couvrent les plaines et collines qui entourent Kertch à deux ou trois lieues de distance de cette ville, sont tous de hauteurs différentes. Il y en a qui ont depuis dix pieds d'élévation jusqu'à quarante et cinquante pieds. La meilleure manière de fouiller un tumulus est d'y faire une large tranchée au milieu et d'enlever les terres jusqu'à ce qu'on arrive au niveau du sol. On trouve ordinairement le tombeau au centre sur le sol vierge. C'est un caveau

carré, construit en pierres bien taillées et recouvert par une ou deux grandes dalles, ou un caveau voûté. Ces caveaux n'ont que quelques pieds de longueur, de largeur et de hauteur. On trouve dans les uns une caisse qui renferme une urne en bronze ou en terre cuite remplie de cendres et d'ossements brûlés, parmi lesquels il y a quelquefois des objets d'or, tels que bagues, bracelets, boucles d'oreilles. Auprès de cette urne sont souvent des statuettes de divinités et des lacrymatoires en albâtre ou en terre cuite. Dans d'autres, il y a un cercueil dans lequel, parmi les ossements qu'il renferme, sont des bijoux semblables à ceux que je viens de nommer, des ornements qui ont appartenu au costume, tels que boutons, plaques, agrafes d'or. Autour du cercueil sont des urnes en bronze et en terre cuite, plus ou moins précieuses par leur travail et leurs peintures. Il est très-rare de trouver des tumulus ayant une voûte qui remplit leur intérieur. Il n'y a, je crois, dans ce genre que les deux tumulus des rois du Mont-d'Or.

Outre le caveau qui est presque toujours au centre du tumulus (je dis presque toujours, parce qu'il arrive qu'il n'y a quelquefois pas de caveau à cette place, à cause du peu de soin sans doute avec lequel les terres ont été amon-

celées, ce qui est cause que le caveau, au lieu d'être au centre, est dans un coin) on en rencontre deux, trois, et jusqu'à huit dans différentes directions des flancs du tumulus, à peu de profondeur de sa circonférence, ce qui prouve qu'après le caveau élevé pour le premier mort d'une famille qui avait donné lieu à l'élévation d'un tumulus, on avait construit d'autres caveaux pour ses parents, à mesure qu'ils mourraient. Ces trouées successives faites dans les tumulus pour y placer d'autres caveaux, après le caveau primitif, ont été cause qu'un grand nombre des tumulus de Kertch ont perdu la forme conique qu'ils devaient avoir dans l'origine.

La fouille d'un tumulus coûte deux, trois et jusqu'à cinq cents roubles, en raison du plus ou moins de terre qu'il faut enlever avant de découvrir le caveau. Souvent on n'y trouve rien, parce que le tumulus a été fouillé à des époques reculées, et que la suite des siècles a rebouché la tranchée qu'on y avait faite; souvent on n'y trouve qu'une urne en terre cuite ou en bronze remplie d'ossements, dont la valeur ne peut que bien rarement couvrir la dépense faite pour l'ouvrir. On court donc la chance en ouvrant des tumulus de dépenser inutilement son argent.

M. Achihk accorde à tous ceux qui veulent la permission de fouiller à leurs frais des tumulus, à la condition que la moitié des objets trouvés appartiendra au gouvernement russe. Toutes les urnes, tous les vases, tous les bijoux trouvés dans les tumulus de Kertch sont d'ouvrage grec, et, d'après la beauté et le fini de leur travail, on juge qu'ils datent de l'époque où les arts en Grèce avaient atteint leur dernier degré de perfection. Il n'est pas probable que c'était à Panticapée qu'ils étaient fabriqués. Ils devaient être apportés d'Athènes et des autres villes de la Grèce par le commerce.

Du musée nous nous rendîmes à la montagne de Mithridate, qui s'élève au-dessus de la ville de Kertch au sud. Un escalier en pierre, orné de deux piédestaux, sur lesquels sont des griffons, conduit au chemin placé à mi-côte de cette montagne, qui aboutit à une petite esplanade où l'on construit l'édifice destiné à être le musée de Kertch. Pour former cette esplanade et pour pratiquer le chemin qui y mène, on a été obligé de tailler à pic le terrain de la montagne, à une hauteur considérable. On aperçoit, dans tout le terrain taillé, des couches d'ossements et de fragments de briques et de poteries grecques. On y voit aussi quelques tombeaux dont les dalles sortent au milieu de ces couches. Il est

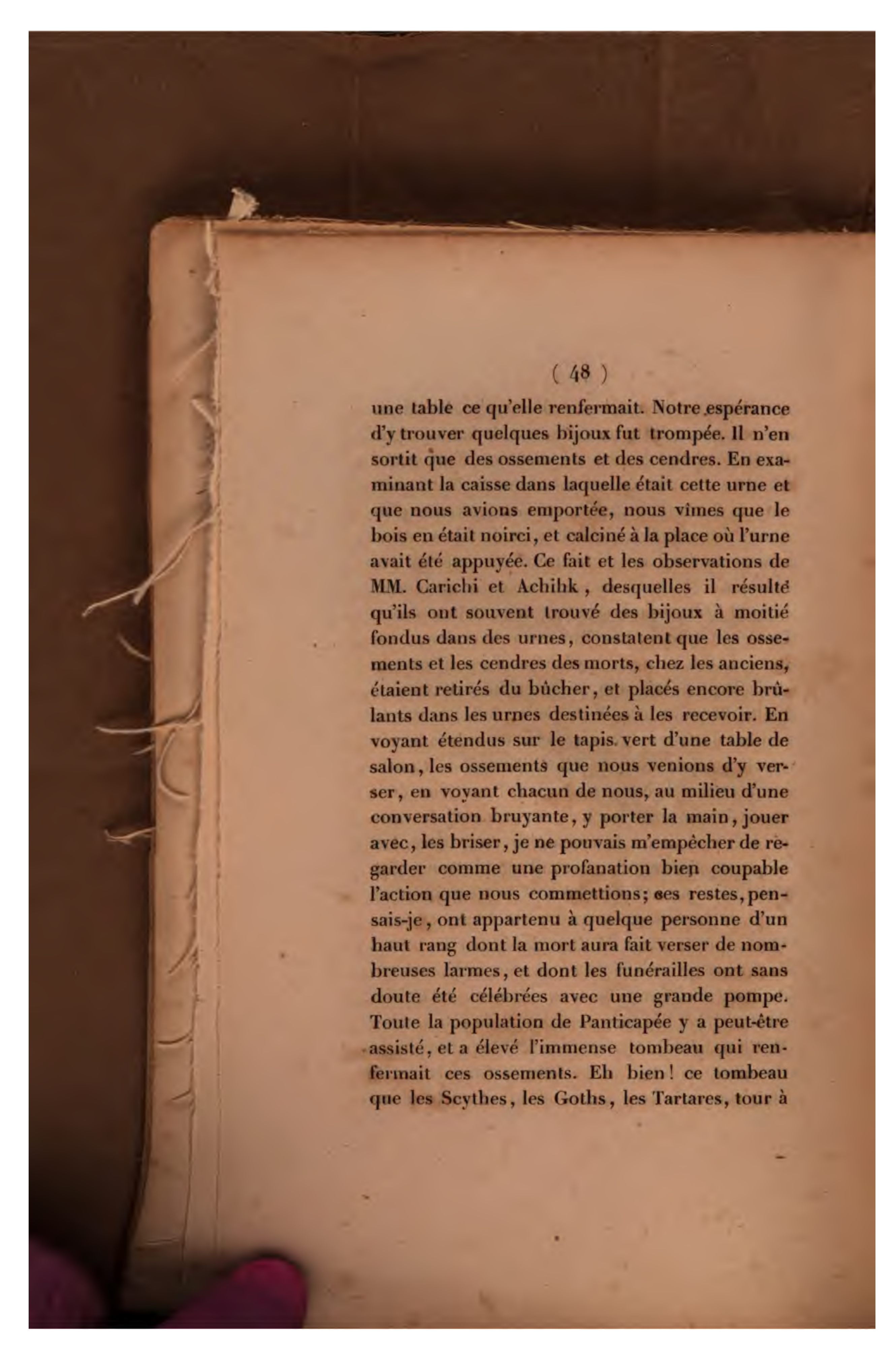
évident, d'après cela, qu'à l'époque où existait Panticapée, cette montagne était couverte d'habitations. Il est probable que c'était l'emplacement de la citadelle. Au sommet, il y a quelques rochers au milieu desquels sont taillées quelques marches et une enceinte demi-circulaire, qui a la forme d'un banc, et qu'on nomme le siége de Mithridate. On voit aussi au haut de cette montagne un monument qui renferme les restes de M. Stampowski, qui a été, pendant plusieurs années, gouverneur de Kertch, et qui a fait beaucoup de recherches et de découvertes au sujet des antiquités de Kertch et des anciennes villes du Bosphore cimmérien. Il a été aidé, dans ces recherches et dans ces découvertes, par M. Dubrux, Français, qui est mort l'année dernière, après un long séjour dans cette ville, et auquel on doit des mémoires intéressants sur ces antiquités, qu'il a adressés, quelque temps avant sa mort, par mon intermédiaire, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

La montagne de Mithridate, placée au-dessus du rivage de la baie de Kertch, est l'extrémité d'une colline qui court du nord-est au sud-ouest. C'est sur son revers nord-ouest qu'était située la ville de Panticapée, qui s'élevait en amphithéâtre depuis la plaine où est aujourd'hui Kertch. Il suffit d'effleurer la terre sur tout ce

revers pour en faire sortir des fragments de briques et de poteries. Panticapée, à en juger par l'espace couvert de ces fragments et par la quantité innombrable de tumulus qui se voient dans les deux plaines placées au nord-ouest et au sud-ouest de la montagne de Mithridate, et sur toutes les collines qui viennent après ces plaines, doit avoir contenu une grande population. Une circonstance qui surprend, c'est qu'on ne découvre sur son emplacement aucuns vestiges des monuments qui devaient y exister. Il est impossible d'indiquer le lieu qu'ils ont pu occuper. Le terrain ne présente aucuns fragments de murs, de colonnes, de bas-reliefs, etc., etc. Tous les matériaux qui entraient dans la construction de ces monuments ont sans doute été enlevés à cause de la proximité de l'emplacement de Panticapée d'un détroit où des centaines de navires passent chaque année.

MM. Cherchéoulidzew et Achihk avaient voulu faire assister M. le comte de Woronzow à l'ouverture d'un caveau de tumulus, et à cet effet, ils avaient donné des ordres pour qu'on laissât intact, jusqu'à son arrivée à Kertch, un caveau qui avait été découvert récemment dans un tumulus de cinquante pieds, que des Tartares étaient occupés à fouiller depuis trois mois. Nous nous rendîmes donc à ce tumulus. Nous y

arrivâmes après une heure de marche. Il était situé sur une colline au sud-ouest de la montagne de Mithridate, à peu de distance d'un grand nombre d'autres de ces monuments. Nous nous empressâmes de le gravir, et étant parvenus près d'une des tranchées qu'on y avait faites, nous vîmes, au fond de cette tranchée, sous un rocher naturel, une construction carrée, en pierres bien taillées, recouverte par deux dalles posées l'une sur l'autre. Les Tartares renversèrent ces deux dalles, et nous aperçûmes un petit caveau dans lequel était une caisse en bois de sapin, haute, large et longue de trois pieds, ce qui la rendait parfaitement carrée. On en enleva le couvercle assujetti avec des chevilles de bois. Contre un des coins de cette caisse, dans l'intérieur, était appuyée une urne en bronze, et à côté de cette urne il y avait un lacrymatoire en albâtre. Les anses de l'urne, d'un travail simple mais gracieux, avaient été détachées et se trouvaient au fond de la caisse. On prit cette urne, et nous vîmes qu'elle avait dû être dorée par les restes de dorure qui existaient encore en différents endroits. Nous étions curieux de savoir ce qu'elle contenait, et dès que nous fûmes de retour chez M. Cherchéoulidzew, on fit sauter la petite plaque de cuivre ronde qui en fermait l'ouverture, et était assujettie avec quatre clous, et on versa sur



une table ce qu'elle renfermait. Notre espérance d'y trouver quelques bijoux fut trompée. Il n'en sortit que des ossements et des cendres. En examinant la caisse dans laquelle était cette urne et que nous avions emportée, nous vîmes que le bois en était noirci, et calciné à la place où l'urne avait été appuyée. Ce fait et les observations de MM. Carichi et Achibk, desquelles il résulte qu'ils ont souvent trouvé des bijoux à moitié fondus dans des urnes, constatent que les ossements et les cendres des morts, chez les anciens, étaient retirés du bûcher, et placés encore brûlants dans les urnes destinées à les recevoir. En voyant étendus sur le tapis vert d'une table de salon, les ossements que nous venions d'y verser, en voyant chacun de nous, au milieu d'une conversation bruyante, y porter la main, jouer avec, les briser, je ne pouvais m'empêcher de regarder comme une profanation bien coupable l'action que nous commettions; ces restes, pensais-je, ont appartenu à quelque personne d'un haut rang dont la mort aura fait verser de nombreuses larmes, et dont les funérailles ont sans doute été célébrées avec une grande pompe. Toute la population de Panticapée y a peut-être assisté, et a élevé l'immense tombeau qui renfermait ces ossements. Eh bien! ce tombeau que les Scythes, les Goths, les Tartares, tour à

tour maîtres de la Tauride, ont respecté, vient d'être déchiré, brisé, au dix-neuvième siècle, à l'époque où, à nous entendre, nous sommes arrivés au plus haut point de civilisation. Nous avons, à grands coups de levier, ouvert en quelques minutes le caveau de ce tumulus resté intact pendant plus de deux mille ans. Nous nous sommes avidement emparés de l'urne qui s'y est trouvée, et, pour satisfaire notre curiosité, nous en avons versé les ossements sur cette table d'où, au bout de quelques heures, ils seront enlevés pour être jetés dans la rue au milieu de la boue et de la poussière!

Ce ne sont pas les tumulus les plus élevés qui produisent le plus d'objets précieux. On trouve dans des tumulus qui n'ont que dix à douze pieds d'élévation des vases, des armes et des bijoux remarquables par l'art et d'une grande valeur, et souvent dans ceux de la plus haute élévation on ne trouve qu'une urne en bronze ou en terre cuite d'un travail fort simple, et qui ne contient que des cendres et des ossements brûlés. Cette différence qui existe entre un tumulus de petite dimension rempli d'objets indiquant une personne riche, et celui de cinquante pieds où l'on ne trouve qu'une urne sans valeur, indiquant une personne pauvre, tandis que son tumulus semble par les peines qu'il a dû coûter à élever,

annoncer le contraire, paraîtra singulière. On ne peut l'expliquer qu'en supposant que les terres qui formaient les tumulus, étaient amoncelées par le peuple, en raison du plus ou moins de considération et de respect dont les morts pour lesquels on les élevait jouissaient auprès de lui. La famille d'une personne riche pouvait renfermer dans sa tombe des armes et des bijoux précieux, mais elle ne pouvait disposer des milliers de bras nécessaires pour former des tertres de quarante et cinquante pieds de hauteur, et de plus de deux cents pieds de circonférence. Si cette personne n'avait pas mérité l'affection du peuple, il n'y avait que des masses d'hommes, unis par des sentiments de religion, de considération et d'affection pour les personnes qui venaient à mourir, qui étaient capables d'élever ces monuments funéraires. Outre ces sépultures, il y a sur le revers nord-ouest de la colline où s'élevait Panticapée, des chambres souterraines communiquant l'une dans l'autre. Elles sont remplies d'excavations qui ont la forme de sarcophages, et dans lesquelles on a trouvé des squelettes en grand nombre. Ces catacombes étaient sans doute les lieux où étaient enterrés les individus pauvres de la population panticapéenne.

M. le comte de Woronzow resta encore à Kertch

une partie de la journée du 25 juillet. Je profitai de cette circonstance pour aller visiter la colline nommée le Mont-d'Or, par la croyance traditionnelle qu'elle renferme des trésors. M. Cherchéoulidzew m'y fit accompagner par M. Yavorski, peintre, qui a fait une collection intéressante des dessins de tous les objets d'antiquités découverts à Kertch. Nous nous y rendîmes en droski. Après avoir traversé une partie de la ville, nous nous dirigeâmes au nord-ouest, et au bout d'une heure nous arrivâmes à cette colline, qui est une ramification de la montagne de Mithridate. Elle était entourée de murs cyclopéens, dont on voit encore une partie debout. Ces murs sont composés de rochers énormes qui ne sont pas taillés. Sur son sommet sont deux vastes tombeaux : l'un a été ouvert à une époque indéterminée, et l'autre en 1830, comme je l'ai dit précédemment. Nous entrâmes dans ce dernier par un couloir étroit, de vingt à vingt-cinq pieds de long, construit en pierres, qui nous fit aboutir à une porte indiquée par une ouverture carrée. Après cette ouverture, on se trouve dans le tombeau. Il présente une coupole haute de trente à quarante pieds, qui forme à sa base une chambre qui a une circonférence de soixante à quatre-vingts pieds. Cette voûte, recouverte de terre à l'extérieur, est construite en grosses pierres placées

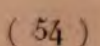
en long les unes à côté des autres, sans qu'elles soient jointes par un ciment, et chaque rangée de pierres avance jusqu'au haut de la voûte, de quelques pouces au-dessus de la rangée précédente. Nous ne pûmes pénétrer dans l'autre tombeau, parce que des terres éboulées en obstruaient l'entrée. M. Yavorski m'assura qu'il était construit de la même manière et avait la même dimension que celui que nous venions de voir. Il est à présumer que la colline du Mont-d'Or renferme d'autres tombeaux, mais comme rien n'indique où ils se trouvent, et qu'il faudrait faire des dépenses énormes au hasard, pour en remuer le terrain presque partout rocailleux, on a renoncé à y faire des fouilles en ce moment.

Après ma course au Mont-d'Or, je me rendis chez M. Cherchéoulidzew, où je dînai avec M. le comte de Woronzow et sa société. On se rendit ensuite vers quatre heures à bord de la corvette et du bateau à vapeur, qui levèrent l'ancre et partirent.

Je m'aperçois en relisant ces notes que les antiquités de Kertch ont tellement occupé mon attention, que je n'ai encore rien dit de cette ville. Je vais réparer cet oubli.

Le lieu où est aujourd'hui Kertch est resté à peu près désert, depuis la conquête de la Crimée par les Russes; car le petit village tartare qui s'y

trouvait à l'époque où les kans en étaient maîtres, avait, je crois, disparu depuis longtemps. En 1823, la Russie décida d'y fonder une ville, et en 1827 le port de Kertch fut ouvert au commerce, qui n'y eut presque aucune activité pendant les années qui suivirent sa fondation, à cause du peu de produit du steppe qui l'environne. L'Empereur ayant rendu, en 1833, un ukaze qui interdit l'entrée de la mer d'Azow à tous les navires qui n'ont pas fait leur quarantaine dans un des ports de la mer Noire, cette mesure, motivée sur la nécessité de préserver de la peste les ports et les côtes de la mer d'Azow, dont les précautions sanitaires ne présentaient pas de garanties suffisantes contre ce fléau, doit être pour Kertch une cause de prospérité, car ce port sera choisi de préférence pour y faire quarantaine, par tous les navires destinés pour cette mer. La plupart, pour ne pas perdre de temps, y chargeront, avant de finir leur quarantaine, les denrées et les marchandises qui leur seront envoyées de Taganrog et des autres ports de la mer d'Azow par des lodkos (grandes barques), et ils pourront aussi y trouver par la suite des dépôts de ces denrées et de ces marchandises, que des négociants et des capitalistes trouveront un intérêt à former à Kertch. Cette ville ne renferme encore que quatre mille âmes; mais



l'activité qu'on y voit déjà et ses maisons élégantes indiquent que sa population augmentera vite. Le lazaret occupe, à une demi-lieue au nord de Kertch, l'emplacement où était la ville de Myrmicium, et des navires toujours en grand nombre, destinés pour la mer d'Azow, sont mouillés dans la partie de la baie de Kertch qui baigne le rivage où s'élève ce lazaret.

La corvette et le bâtiment à vapeur jetèrent l'ancre dans la rade d'Anapa, à sept heures du matin, le 26 juillet. Le temps avait été très-beau pendant toute la nuit, et la mer presque calme. Anapa est éloigné de Kertch de quarante-cinq milles. Cette forteresse est située au sud de la rade à laquelle elle a donné son nom, sur une pointe assez élevée au-dessus de la mer. Elle a été bâtie par les Turcs, en 1784, et depuis cette époque, dans les différentes guerres de la Russie avec la Turquie, elle a été presque toujours prise d'assaut par les Russes, et rendue à chaque traité de paix jusqu'à celui d'Andrinople, par lequel elle a été définitivement cédée à la Russie. Elle peut avoir une demi-lieue de circonférence, est entourée de murs et défendue par une centaine de canons. Sa garnison monte à deux mille deux cents hommes. Le comte de Woronzow se rendit de suite à terre, avec tous les passagers de la corvette. Il avait fait dire, au

moyen du porte-voix, à ceux du *Pierre-le-Grand* de s'y rendre également. Mais son invitation, à cause du bruit du vent, ne fut pas bien entendue. Il en résulta que ne l'ayant pas trouvée bien claire, et pouvant soupçonner qu'il ne lui plaisait pas que des étrangers connussent la position des Russes à Anapa, nous nous abstînmes, par discrétion, de le suivre dans cette forteresse. A son retour, il nous envoya un canot pour prendre ceux de nous qui désiraient venir passer la journée et dîner avec lui sur la corvette. Je m'y rendis avec le consul d'Angleterre, M. Poël, M. Spencer et plusieurs autres personnes. Le comte nous exprima son étonnement de ne pas nous avoir vus à Anapa, puisqu'il nous avait invités à y aller. Nous lui fîmes connaître que nous n'avions pas bien entendu son invitation. Il nous en exprima son regret, et pour qu'un semblable mal-entendu ne se renouvelât plus, il nous invita, une fois pour toutes, à descendre à terre dans tous les lieux où il débarquerait lui-même. Nous apprîmes que la garnison d'Anapa, par suite de l'état permanent de guerre qui existe entre les Russes et les Circassiens, était pour ainsi dire bloquée dans cette forteresse. Comme il ne s'y trouve que des puits d'eau saumâtre, l'eau nécessaire à ses besoins est tirée d'une petite rivière qui coule à un mille de ses murs. Les

hommes qui vont prendre cette eau, qui vont couper du bois, qui vont faire paître les troupeaux de la place, doivent être escortés de cent soldats, et avoir l'appui d'un canon pour résister aux Circassiens, qui attaquent les Russes qu'ils voient isolés ou en petit nombre. Des convois ne peuvent venir de la rive droite du Couban à Anapa sans des escortes de mille à douze cents hommes, et cependant la distance qui sépare l'embouchure de ce fleuve de cette forteresse, n'est que de huit à dix lieues. Cette circonstance est cause que toutes les provisions et tous les objets nécessaires à la garnison d'Anapa lui sont envoyés de Russie par mer.

Pendant le temps que nous passâmes dans la rade d'Anapa, nous vîmes paraître sur plusieurs tumulus, placés au nord et à l'ouest de cette ville, à une ou deux lieues, des Circassiens qui, comme des vedettes, examinaient ce qui se passait dans la rade et dans la plaine, et disparaissaient.

On remit à Anapa à M. le comte de Woronzow ceux des numéros de l'écrit nommé le *Portefeuille* qui contiennent des articles sur la Circassie, hostiles à la Russie. Ils avaient été apportés dans cette forteresse par quelques Circassiens qui étaient en relation avec la garnison. Ces Circassiens prétendaient que de nombreux exemplaires de ces numéros avaient été répandus dans

les villages par deux Anglais venus de Trébisonde; que ces Anglais parcouraient les montagnes de Circassie, en excitant les peuplades à la guerre contre le Russes, et en leur annonçant qu'une flotte anglaise viendrait bientôt leur apporter des secours de toute espèce. Des officiers de la garnison d'Anapa prétendaient qu'il y avait aussi des Français et des Polonais qui dirigeaient et excitaient les hostilités des Circassiens contre les Russes.

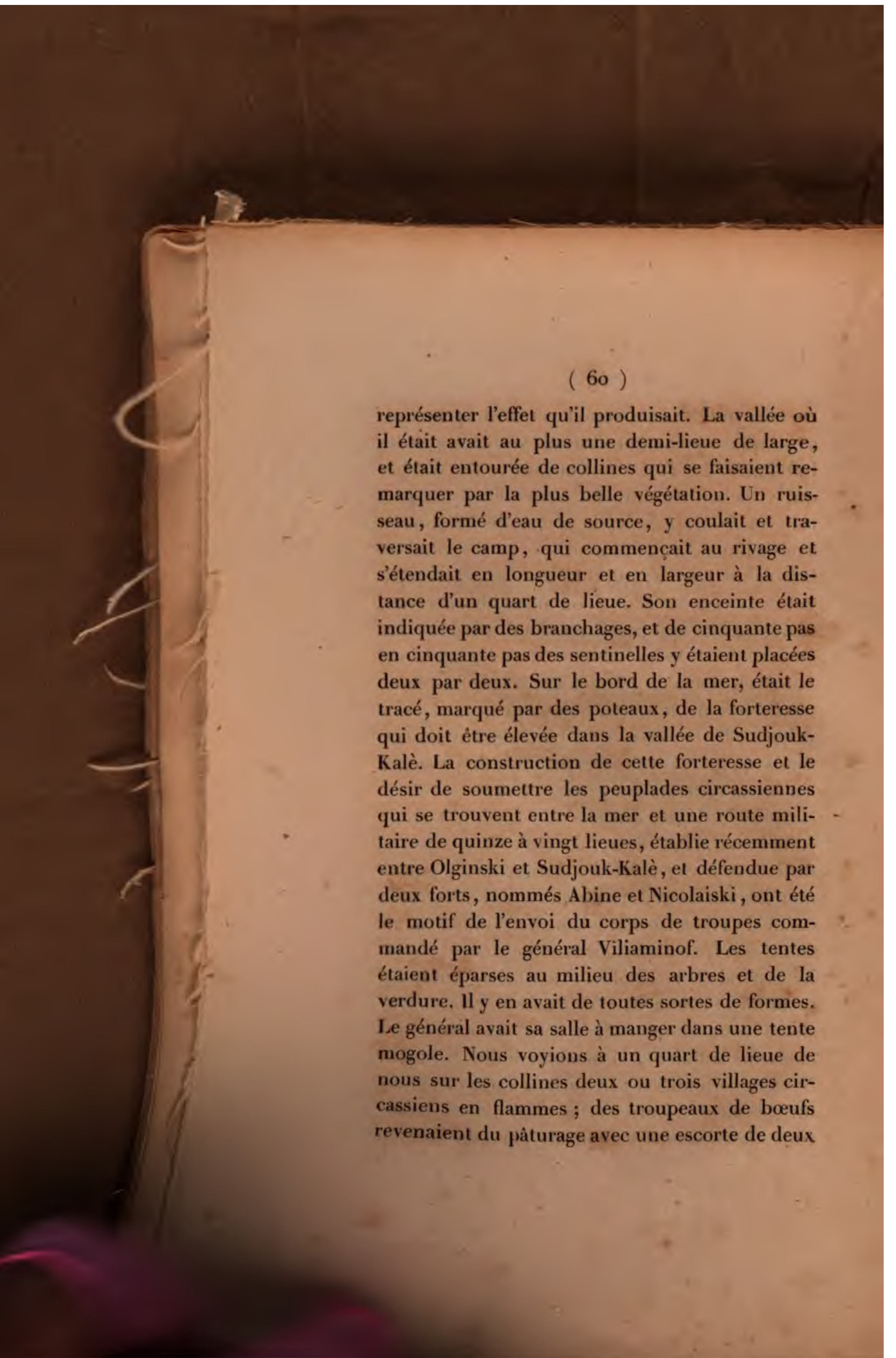
On pense que sur l'emplacement occupé aujourd'hui par Anapa, existait autrefois la ville de Sindika. On y a trouvé des inscriptions et des médailles, et peu de temps avant notre arrivée on avait découvert, en remuant des terres dans l'enceinte de la forteresse, un aigle en marbre blanc. Cet aigle fut donné au comte de Woronzow, qui le fit porter sur la corvette où nous le vîmes. Il était d'un assez beau travail.

Nous partîmes de la rade d'Anapa à onze heures, et nous passâmes à la distance d'une portée de canon devant le cap Ttussup, dont la côte est élevée, taillée à pic et blanche, et devant les jolies vallées de Durkoï et d'Ourzeq. Nous aperçûmes dans ces vallées et sur les collines qui les forment des villages, quelques habitants, des troupeaux, et des terres cultivées. Vers cinq heures du soir, nous entrâmes dans

la baie de Sudjouk Kalè, qui est entourée de vallons et de collines chargés d'arbres, ou couverts du gazon le plus vert. La corvette et le bateau à vapeur jetèrent l'ancre à un mille du rivage, devant une vallée qui est à l'est de la baie. Nous apercevions à l'entrée de cette vallée les tentes d'un corps de troupes russes, qui venait d'y arriver de la petite ville d'Olginski, située à peu de distance de l'embouchure du Couban, sur la rive droite. Il y avait dans la rade de Sudjouk Kalè quatre bâtiments de guerre russes : la frégate l'*Étendard*, une corvette, un brick et une goëlette. Pendant une demi-heure les montagnes retentirent des coups de canon des saluts échangés entre l'*Iphigénie*, l'*Étendard* et le camp russe. Le général Viliaminof, commandant du corps de troupes de Sudjouk Kalè, et l'amiral Paténioti, qui montait l'*Étendard* et commandait l'escadrille chargée du blocus des côtes du Caucase, composée, avec les bâtiments mentionnés plus haut, de cinq ou six autres petits navires qui étaient sur d'autres points en croisière, vinrent de suite dans des canots, le long du bord de la corvette, complimenter le comte de Woronzow. Les marchandises et les voyageurs des pays que les Russes possèdent au-delà du Couban, sont soumis à une quarantaine dans les ports de la Russie méridionale. Pour ne pas être exposés à

en faire une à notre retour, nous ne pouvions avoir que des communications verbales avec les habitants des côtes du Caucase et les troupes qui y étaient cantonnées. Pour débarquer partout où il lui plaisait, le comte de Woronzow avait emmené avec lui deux gardes de santé du lazaret de Kertch, qui devaient nous accompagner sur tous les points où nous aborderions, et veiller à ce que nous ne nous missions pas en pratique avec les habitants. Nous nous étions munis en outre de grandes caisses de fer-blanc, pour recevoir tous les objets que nous voudrions acheter, et qui ne pouvaient nous être remis qu'après avoir été purifiés et parfumés sur la corvette par les gardes de santé.

Après le départ du général Viliaminof et du contre-amiral Paténioti, les canots de la corvette, du bateau à vapeur et des bâtiments de guerre mouillés sur la rade, transportèrent à terre le comte de Woronzow, madame de Woronzow, les dames qui l'accompagnaient et tous les passagers. Le général Viliaminof et les officiers du camp reçurent le comte de Woronzow au rivage. Plusieurs compagnies étaient sous les armes; les tambours battaient; la musique militaire jouait. Nous nous mîmes à parcourir le camp. Il offrait un spectacle si curieux, si magnifique, qu'aucune description ne pourrait parvenir à bien



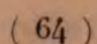
représenter l'effet qu'il produisait. La vallée où il était avait au plus une demi-lieue de large, et était entourée de collines qui se faisaient remarquer par la plus belle végétation. Un ruisseau, formé d'eau de source, y coulait et traversait le camp, qui commençait au rivage et s'étendait en longueur et en largeur à la distance d'un quart de lieue. Son enceinte était indiquée par des branchages, et de cinquante pas en cinquante pas des sentinelles y étaient placées deux par deux. Sur le bord de la mer, était le tracé, marqué par des poteaux, de la forteresse qui doit être élevée dans la vallée de Sudjouk-Kalè. La construction de cette forteresse et le désir de soumettre les peuplades circassiennes qui se trouvent entre la mer et une route militaire de quinze à vingt lieues, établie récemment entre Olginski et Sudjouk-Kalè, et défendue par deux forts, nommés Abine et Nicolaiski, ont été le motif de l'envoi du corps de troupes commandé par le général Viliaminof. Les tentes étaient éparses au milieu des arbres et de la verdure. Il y en avait de toutes sortes de formes. Le général avait sa salle à manger dans une tente mogole. Nous voyions à un quart de lieue de nous sur les collines deux ou trois villages circassiens en flammes ; des troupeaux de bœufs revenaient du pâturage avec une escorte de deux

cents hommes et un canon; d'un autre côté, une escorte semblable ramenait des chariots de bois et de foin; on entendait de temps en temps des coups de fusil tirés par les Circassiens embusqués sur les collines. Nous étions entourés par tous les officiers, avec lesquels nous faisions un échange continuel de questions. La plupart parlaient français. Beaucoup appartenaient à la garde impériale et à de grandes familles, et étaient venus, pour acquérir des grades, faire la guerre de Circassie. On concevra le plaisir que je devais éprouver en entendant, au pied du Caucase, parler ma langue dans tous les groupes. La musique ne cessait de jouer; des soldats chantaient en chœur leurs airs nationaux; d'autres dansaient. Deux cents Cosaques simulaient en tirant des coups de fusil, et en faisant courir et mouvoir leurs chevaux avec une adresse et une agilité surprenante, la guerre contre les Circassiens. Bientôt la nuit arriva, le ciel était pur, la lune brillait du plus vif éclat; mais sa clarté ne parut pas suffisante, et tout à coup le camp fut illuminé par d'immenses feux de broussailles. Les bâtiments en rade furent couverts de fanaux. Les chants, les danses, la musique, les évolutions des Cosaques et leurs fusillades continuèrent, et ne cessèrent qu'à dix heures, lorsque nous retournâmes à bord.

Le général Viliaminof était parti d'Olginski, le 10 juin, avec son corps de troupes, composé de quatre bataillons de mille hommes chacun, de douze pièces d'artillerie de campagne, et de deux ou trois cents cavaliers, et était arrivé à Sudjouk-Kalè le 21. Cette petite armée, qui avait amené avec elle tous ses bagages et les vivres qui lui étaient nécessaires pour deux ou trois mois, avait été obligée de se frayer un chemin à coups de hache à travers les bois. Elle avait brûlé tous les villages circassiens qu'elle avait rencontrés. Elle les avait trouvés abandonnés par les habitants qui avaient emmené leurs bestiaux, et emporté le peu d'effets qu'ils possédaient. Elle avait perdu, depuis son départ d'Olginski, près de trois cents hommes, parmi lesquels plusieurs officiers, qui avaient été tués, les uns pendant la route, les autres en allant du camp de Sudjouk-Kalè faire paître le bétail, couper du bois ou du foin, ou faire des excursions pour détruire des villages.

La guerre contre les Circassiens était fatigante et dangereuse. Il fallait parcourir un pays formé de vallons et de collines boisées, où il n'y avait aucun chemin. Les soldats ne voyaient presque jamais leurs ennemis, qui étaient éparpillés et cachés dans des broussailles, sur des arbres, derrière des rochers, et se plaçaient sur

les collines de manière à avoir toujours les Russes au-dessous d'eux, et à pouvoir fuir sur leurs sommets, en les gravissant, soit à pied, soit avec leurs chevaux, avec autant d'agilité que des chèvres. La plupart du temps les soldats étaient tués sans savoir d'où était parti le coup qui les avait frappés. Les Circassiens étaient ainsi armés : ils avaient un long fusil attaché derrière le dos avec une bandoulière, un pistolet, un poignard pointu et à deux tranchants, et un couteau à la ceinture, un sabre au côté, et portaient souvent un arc et des flèches. Ils étaient en outre munis d'un long bâton, terminé à un bout par une pointe de fer, et à l'autre par deux crochets qui formaient un croissant. Ils avaient presque tous des chevaux. Ils en descendaient dès qu'ils apercevaient des Russes, les cachaient près d'eux dans des broussailles, s'embusquaient, enfonçaient en terre leur bâton pointu, plaçaient le canon de leur fusil sur le bout terminé en croissant, pour bien ajuster, tiraient, et il était bien rare qu'ils ne tuassent pas celui qu'ils avaient visé. Ils remontaient de suite sur leurs chevaux et fuyaient à travers les collines pour, après quelques instants, recommencer le même genre d'attaque. Ils étaient rarement réunis en masse. Quand cela arrivait, et lorsque les Russes avaient tiré au milieu d'un



groupe, ils ne trouvaient jamais les morts; les Circassiens les emportaient. Ils tiraient en général si juste, qu'on calculait que sur trois coups deux touchaient le but. Presque tous les coups étaient mortels, car les balles frappaient toujours la tête ou la poitrine.

Au mois d'octobre le général Viliaminof, qui est regardé comme un des meilleurs généraux de Russie, et qui a pris part, sous les ordres du général Yermolof, à toutes les expéditions dirigées contre les habitants du Caucase, devait parcourir, avec une partie de ses troupes, le terrain placé entre le Couban, la mer et la route militaire, qui forme à peu près un triangle, dont les trois angles sont Olginski, Anapa et Sudjouk-Kalè. Il voulait, en attaquant les peuplades qui se trouvent dans cette petite partie du territoire circassien, et qui commettent souvent des brigandages sur la rive droite du Couban, amener leur soumission, et dans le cas contraire brûler leurs villages et les refouler au delà de la route militaire.

La baie de Sudjouk-Kalè est à trente-cinq milles d'Anapa; elle est fort grande, et le fond en est bon; elle est exposée au vent du sud-ouest. Toute la côte qui l'entoure est blanche et nue à sa base, et présente ensuite des collines couvertes de bois et de verdure jusqu'à leurs sommets. On aper-

çoit dans une vallée, qui est au nord-est, les ruines d'un ancien fort turc, qui a été détruit par les Russes.

Nous partîmes dans la nuit, et le lendemain, 27 juillet à six heures du matin, nous jetâmes l'ancre dans la baie de Guélindjik, qui est à seize milles de celle de Sudjouk-Kalè et est, comme elle, très-sûre et exposée seulement au vent du sud-ouest. Elle est entourée de plaines légèrement inclinées, qui se lient à une suite de collines et de vallons. Ces collines sont boisées jusqu'aux trois quarts de leur hauteur. Le dernier quart, qui a la forme d'un mamelon bien arrondi, est couvert du gazon le plus frais et le plus vert.

Les Russes ont élevé, depuis trois ou quatre ans, dans la baie de Guélindjik un petit fort. Son enceinte carrée, qui a à peine l'étendue d'un quart de lieue, est formée par un fossé de huit à dix pieds de profondeur et de largeur, après lequel est un revêtement en terre, qui a une dizaine de pieds de hauteur, et est défendu par quelques canons, placés de distance en distance. Des masures en terre, recouvertes en chaume, renferment la garnison de ce fort, qui est de deux mille hommes. Comme à Anapa et à Sudjouk-Kalè, elle ne peut envoyer des hommes faire paître le bétail, couper du foin ou du bois

à un demi-quart de lieue sans les faire accompagner par une centaine de soldats et un canon. Quelques jours avant notre arrivée, un officier et plusieurs soldats qui faisaient partie d'une escorte avaient été tués. Quoique Guélindjik ne soit qu'à cinq lieues de Sudjouk-Kalè, la garnison de ce fort n'a par terre jusqu'à présent aucune communication avec le corps du général Viliaminof. On a le projet d'étendre la route militaire jusqu'à Guélindjik; mais il est difficile à exécuter; car, après même avoir établi un ou deux forts entre cette forteresse et Sudjouk-Kalè, et avoir fait un chemin à travers des collines couvertes de bois épais, les convois seraient encore exposés aux attaques des Circassiens, à qui ces collines et ces bois offriraient toujours des embuscades faciles.

Les deux peuplades les plus nombreuses parmi les peuplades circassiennes, sont celles connues sous les noms de Natoukaï et de Chapsouke. Les Natoukaï comptent cinq à six mille familles, et les Chapsoukes dix à onze mille. Les Natoukaï habitent le pays situé entre le Courban et Sudjouk-Kalè, et les Chapsoukes celui qui s'étend depuis Guélindjik jusqu'à Gagra, petite forteresse russe qui est à cent dix milles de Guélindjik. La nécessité de se défendre contre les Russes a fait contracter une alliance à ces deux

peuplades qui, comme toutes celles du Caucase, sont ordinairement en guerre entre elles. Les Natoukaï et les Chapsoukes s'assistent aujourd'hui mutuellement. Ils se réunissent pour attaquer les Russes ou leur résister, et se donnent asile les uns chez les autres.

Lorsqu'un village est détruit par les Russes, les habitants mis en fuite sont recueillis par les autres villages, qu'ils appartiennent à des Natoukaï ou à des Chapsoukes, et ces villages leur donnent des habitations et le nombre de bestiaux qu'ils ont perdus.

Nous remîmes à la voile, après être restés deux heures à Guélindjik, et nous passâmes devant les vallées d'Ydocopas, de Tchap, de Djuba, de Tchapsou, de Kosaips, de Zogaï, de Plakou, de Nepsouka, de Tou. Nous suivions la côte à la distance d'une demi-portée de canon, et souvent à celle d'une portée de fusil. Nous voyions dans ces vallées et sur les collines qui les forment, des troupeaux, des villages, des champs cultivés. Nous remarquions que les villages se composaient de peu d'habitations, dix à vingt, souvent trois ou quatre. M. de Woronzow aurait voulu débarquer dans la vallée de Tchap, devant laquelle nous nous trouvions à midi, et qui appartient, ainsi que le territoire qui l'entoure, à Indar-Oglou, prince circassien que la Russie a su at-

tacher, depuis plusieurs années, à ses intérêts. Il aurait désiré pouvoir communiquer avec ce chef, mais il en fut empêché par les informations qui lui avaient été données à Anapa et à Guélindjik, et desquelles il résultait que les princes voisins d'Indar-Oglou lui avaient fait promettre, sous la menace de ravager son territoire, qu'il cesserait ses rapports avec les Russes. Cette circonstance les avait suspendus, et le comte de Woronzow ne jugea pas à propos d'essayer de les renouer. Il aurait fallu débarquer sur une plage où, si on n'avait pas été reçu à coups de fusil (ce qui était très-probable, attendu que, quelque temps après avoir quitté cette vallée, on en tira plusieurs sur la corvette et le bateau à vapeur de deux points du rivage), on exposait Indar-Oglou, en communiquant avec lui, à la vengeance des peuplades voisines.

Depuis notre départ de Kertch, nous n'avions cessé d'avoir beau temps. Le jour et la nuit nous avions eu des brises si légères, que le *Pierre-le-Grand* avait toujours remorqué l'*Iphigénie*.

Pendant la nuit du 27 et la matinée du 28, nous passâmes devant les vallées de Codos, Vardan, Mamaï, Soutchali, et un grand nombre d'autres qui n'ont pas de noms. Ces vallées étaient plus rapprochées les unes des autres que celles que nous avions vues la veille. Elles

étaient séparées par la distance d'un mille, deux milles, au plus trois milles. Les collines qui les encaissaient, terminées en cône, étaient couvertes, depuis le rivage jusqu'à leurs sommets, de forêts touffues ou de gazon. Il était impossible d'apercevoir le moindre rocher au milieu de cette admirable végétation. Les arbres qui étaient les plus abondants étaient les chênes, les frênes, les hêtres, les noyers, les sapins, les pins.

A une heure après midi, le 28 juillet, nous jetâmes l'ancre dans la baie de Gagra, qui est large et exposée à tous les vents, excepté à celui du sud. Les Russes ont élevé sur son rivage un fort au débouché d'une gorge étroite, au-dessus de laquelle s'élèvent des montagnes abruptes extrêmement boisées. Cette gorge ou ce défilé sépare, suivant la classification des Russes des pays du Caucase, la Circassie de l'Abasie. Le fort de Gagra, qui renferme une garnison de six à sept cents hommes, est construit en terre soutenue par des pieux, et est protégé en quelques endroits par les murs d'un ancien monastère, dont l'église sert de magasin à poudre. Il est défendu par une douzaine de canons, et a trois ou quatre cents pas de large sur six à sept cents de long. L'air est très-malsain à Gagra. Les hautes montagnes qui dominent ce défilé, et leurs forêts épaisses, répandent, au coucher du



soleil, une grande fraîcheur qui donne des fièvres dangereuses. Huit officiers de la garnison sur dix-huit, et un grand nombre de soldats, étaient morts dans le courant de cette année. Ce fort est encore plus exposé qu'Anapa et Guélindjik aux attaques des Circassiens. Les soldats ne peuvent s'en éloigner de quelques centaines de pas sans être attaqués. L'eau qui est nécessaire aux besoins de la garnison provient d'une source qui est dans le défilé. Les Circassiens l'ont détournée ou obstruée à diverses reprises. Les troupes ont une fois manqué d'eau pendant trois jours. Il se passe souvent plusieurs mois sans qu'elles aient aucune communication ni par terre, ni par mer, avec le gouvernement russe. Les officiers nous faisaient voir une colline, située perpendiculairement au-dessus de l'enceinte du fort, sur laquelle des Circassiens venaient souvent, à cent pas de distance, se placer et tirer sur les troupes pendant qu'elles faisaient l'exercice. Ils nous disaient qu'au mois de juin de l'année dernière, trois ou quatre mille Circassiens étaient descendus, à l'improviste, des montagnes et avaient attaqué le fort de Gagra pendant quatre heures; qu'ils avaient combattu jusque sous les palissades, et que peu s'en était fallu qu'ils ne le prissent.

Les Circassiens font avec les ports turcs de

la mer Noire, et principalement avec celui de Trébisonde, un commerce actif, quoique les Russes aient déclaré en état de blocus leurs côtes, et aient établi des croisières pour rendre cette déclaration effective. Ce commerce, qui consiste à leur porter de la poudre, du plomb, des armes, du sel, des ustensiles de ménage, des toiles de coton imprimées, et d'autres étoffes de Constantinople, se fait au moyen de grandes barques pontées à un mât qui, profitant des vents favorables, et pouvant, à raison de leur petitesse, aborder partout, échappent presque toutes aux croisières. Si les équipages des bâtiments russes veulent les attaquer à terre où on les tire, elles sont défendues par les Circassiens qui, à un signal convenu, descendent des montagnes par centaines, et reçoivent à coups de fusil les canots qui essaient d'aborder. Les combats qui ont lieu font perdre beaucoup de monde aux Russes, et, quand ils finissent à leur avantage, n'ont d'autre résultat que de les mettre en possession de barques de peu de valeur, que ceux à qui elles appartiennent remplacent facilement; aussi les croisières ont-elles renoncé à aller attaquer sur le rivage celles qu'elles y aperçoivent. Nous en vîmes plusieurs cachées au milieu des arbres et des broussailles dans les différentes vallées qui se trouvent entre

Guélindjik et Gagra. Malheur aux bâtiments marchands que les mauvais temps forcent à aller chercher un abri sur cette côte, ou qui y sont surpris par le calme. Ils courent grand risque d'être pillés par ces barques, dont les Turcs qui les montent, unis à des Circassiens, se servent également pour se livrer au commerce et à la piraterie!

Les Circassiens, en échange des objets indiqués ci-dessus que leur apportent les barques turques, et souvent de petits bâtiments des ports de la Russie méridionale qui trouvent moyen de faire la contrebande, leur donnent des peaux d'animaux, de la cire, du miel, des noix, d'autres fruits et quelques céréales. Ils vendent aux Turcs des esclaves des deux sexes, destinés aux harems de Constantinople. Mais ce commerce a beaucoup diminué, soit que les peuplades circassiennes occupées à se défendre contre les Russes se fassent moins la guerre, soit à cause des croisières et de la surveillance que les agents du gouvernement russe mettent à l'empêcher dans les ports turcs de la mer Noire.

Les Russes pensent que le meilleur moyen à employer pour pacifier les Circassiens, est d'intercepter entièrement les communications qu'ils ont avec les ports turcs. Ils prétendent que, lorsqu'ils ne pourront plus faire le commerce avec

ces ports et recevoir les objets qu'ils en retirent, principalement de la poudre, du plomb, des armes et du sel, leurs hostilités cesseront, et qu'ils s'empresseront de se soumettre. Pour parvenir à ce but, le comte de Woronzow, après avoir examiné la côte depuis Anapa jusqu'à Gagra, paraît, d'après ce qu'indiquaient sa conversation, celle du comte de Witt et des autres personnes qui l'accompagnaient, s'être arrêté aux mesures suivantes, qu'il compte proposer à l'Empereur de faire mettre à exécution. Elles consisteraient à élever entre Guélindjik et Gagra sur le rivage, à l'entrée des principales vallées, vingt à vingt-cinq forts, défendus chacun par quatre canons et cinq cents hommes, et à se servir, pour garder la côte et y croiser, au lieu de bâtiments à voiles, qui ne peuvent pas s'en approcher assez, de bâtiments à vapeur qui s'empareraient facilement des petits bâtiments et des barques qui voudraient y aborder.

Ces mesures, dont l'exécution demandera de grandes dépenses, et coûtera la vie à beaucoup d'hommes, qui périront, soit par les maladies, soit par les combats, auraient le résultat qu'on se propose, si effectivement les Circassiens ne pouvaient se procurer que hors de leur pays les objets dont on veut arrêter l'importation. Mais des personnes qui y ont voyagé m'assuraient

ment l'intention de changer leurs usages et leurs lois, à cesser leurs hostilités, et à venir dans les forteresses faire le même commerce qu'ils font avec les ports turcs. Le comte de Woronzow, que son humanité et son noble caractère portent naturellement vers de pareilles mesures, est convaincu de la nécessité de les employer en même temps que le blocus au moyen de forts et de bâtiments à vapeur, et doit en proposer également l'adoption.

Nous quittâmes Gagra à deux heures. En approchant de cette vallée, nous avions remarqué que les montagnes devenaient plus hautes et étaient superposées les unes sur les autres en amphithéâtre. Elles continuèrent à présenter plus d'élévation au delà de Gagra. Ces montagnes étaient des ramifications de la chaîne centrale du Caucase. Nous voyions des neiges dans les rides de leurs sommets. Nous aurions sans doute aperçu l'Elbrouz, le point le plus élevé du Caucase, si nous avions été plus éloignés de la côte. Nous nous dirigions sur une pointe plane couverte d'une immense forêt, qui a deux ou trois lieues de long, et qui s'étend au sud des montagnes. Cette pointe est à sept ou huit milles de Gagra. Sur le bord de la mer, à l'embouchure d'une petite rivière nommée Bzyba, s'élevaient huit à dix masures auprès desquelles étaient

des soldats. C'était un poste russe dépendant de la forteresse de Pitsunda. Après avoir doublé cette pointe, nous nous trouvâmes dans une large baie; la corvette et le *Pierre-le-Grand* y jetèrent l'ancre à cinquante pas du rivage sur un fond de sable. On mit de suite les canots à la mer, et après être débarqués, nous nous rendîmes, à travers une forêt de pins, de frênes, de chênes, de noyers, de plateminiers, autour desquels grimpaient des lierres et des vignes qui formaient de toutes parts des berceaux, au fort de Pitsunda. Nous y arrivâmes après un quart d'heure de marche. Il a une garnison de deux cents hommes, et son enceinte carrée est formée en grande partie des murailles d'un ancien monastère. Au milieu de l'enceinte est une vaste église bâtie en briques et terminée en coupole. Dans l'intérieur, au-dessus de la porte et sur les côtés, sont des galeries élégamment construites supportées par des colonnes et des arcades. On voit encore aux fenêtres des vitraux peints de diverses couleurs. Cette église est peut-être celle dont Procope parle, lorsqu'il dit que les Abases embrassèrent le christianisme sous l'empereur Justinien, et qu'il éleva dans leur pays une magnifique église sous l'invocation de la Vierge. On croit que le fort de Pitsunda occupe une partie de l'emplacement sur lequel s'élevait la ville de Pithyus.

L'église en question, quoiqu'elle soit en partie ruinée, est susceptible d'être rendue au culte; aussi l'Empereur a-t-il accordé une somme de soixante mille francs pour y faire les réparations les plus indispensables, et a-t-il promis d'en allouer plus tard de nouvelles pour cet objet.

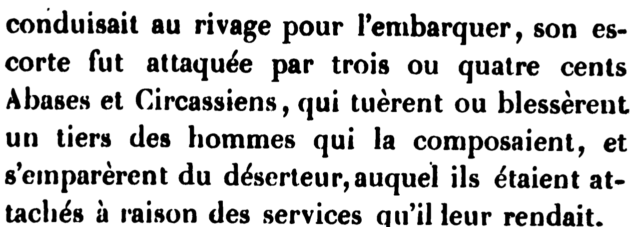
Les Russes appellent Circassie le pays situé entre le Couban et Gagra. Après cette forteresse commence l'Abasie. Nous étions donc dans cette contrée à Pitsunda. Les Abases sont paisibles et vivent en assez bonne harmonie avec les Russes. Néanmoins les soldats de la garnison ne s'aventuraient jamais à aller seuls à peu de distance du fort. Les principales causes des rapports demi-pacifiques qui existent entre les Russes et les Abases, sont l'état de guerre de ceux-ci avec les Circassiens, et la nécessité où ils se trouvent de demander des secours aux Russes.

Nous nous rembarquâmes à huit heures du soir, passâmes pendant la nuit devant le fort de Bombori, qui est situé à huit ou neuf milles de Pitsunda, et jetâmes l'ancre, le 29, à quatre heures du matin, dans la baie de Soukoum Kalè, qui est à vingt milles de Bombori.

Soukoum Kalè est une ancienne forteresse turque. Elle est bâtie sur le rivage, et son enceinte carrée est formée d'un mur de moellons. Elle renferme une garnison de mille hommes.

A la gauche de la forteresse, en regardant la mer, sont deux rangées de mauvaises baraques occupées par des marchands abases. Il y avait autour de ces boutiques et sur la plage plusieurs Abases des villages voisins. Nous voyions pour la première fois des habitants des côtes du Caucase. Ces Abases, armés comme les Circassiens, étaient grands, vigoureux, agiles, et avaient la contenance très-fière. Nous leur achetâmes plusieurs poignards.

La garnison peut communiquer avec Bombori et Pitsunda par terre, au moyen d'escortes, mais les soldats ne peuvent seuls ou en petit nombre s'éloigner de la forteresse, sans risquer d'être attaqués par les Abases, qui, malgré leur soumission, les pillent et les assassinent quand ils en trouvent l'occasion. Il y avait dans la baie de Soukoum Kalè une corvette, un brick de guerre et un cutter russes. Le commandant du cutter nous racontait qu'il avait été chargé, il y avait une dizaine de jours, d'aller avec vingt marins et cinquante soldats prendre un déserteur dans un fort nommé Drani, situé à neuf ou dix milles de Soukoum Kalè, et à trois ou quatre milles du rivage et qui renfermait une garnison de mille hommes. Ce déserteur, qui était un soldat du bataillon de Soukoum Kalè, avait été arrêté par les troupes de Drani. Lorsque le commandant du cutter le



conduisait au rivage pour l'embarquer, son escorte fut attaquée par trois ou quatre cents Abases et Circassiens, qui tuèrent ou blessèrent un tiers des hommes qui la composaient, et s'emparèrent du déserteur, auquel ils étaient attachés à raison des services qu'il leur rendait.

Nous quittâmes Soukoum Kalè à sept heures, après avoir été salués par le fort et les bâtiments qui étaient dans la baie. Nous passâmes peu de temps après devant la vallée et le village de Kilasour, qui sont à cinq milles de Soukoum Kalè. Il y a près de cette vallée sur une colline des ruines considérables de tours et de murs. A dix heures, nous doublâmes le cap Iskouria, formé par une pointe plane couverte d'une forêt. Le nom de ce cap indique que la ville de Dioscurias devait s'élever auprès. Il serait possible que les ruines qui se trouvent près de Kilasour, et qui ne sont pas à une grande distance du cap Iskouria, fussent celles de cette ville dont Strabon et Pline parlent ainsi : « Dioscurias était « une ville considérable, qui faisait un grand « commerce avec tous les pays situés tant au-« dessus qu'autour d'elle. Il s'y rassemblait des « marchands de trois cents tribus qui habitaient « le Caucase, vivaient dispersées, et avec lesquels « on s'entendait au moyen de cent trente inter-« prètes. »

A partir de Pitsunda les montagnes ne bordent plus le rivage. Entre elles et la mer sont des plaines qui ont depuis deux jusqu'à cinq lieues de largeur, et qui sont couvertes de forêts. Elles s'étendent dans la mer de distance en distance en longues pointes peu élevées, qui forment de larges baies exposées à tous les vents, et peu sûres par conséquent. Plus nous avancions au sud-ouest, plus les montagnes s'éloignaient. La côte en fut bientôt séparée par dix à douze lieues, et ne présenta plus que l'aspect uniforme de plaines immenses couvertes de forêts. Nous passâmes à une heure devant l'embouchure d'une rivière nommée Marcouli; à trois heures, devant celle de la Goudava qui sert de limite à l'Abasie et à la Mingrélie; à cinq heures, devant le village d'Anakria, près duquel la rivière Ingour se jette dans la mer; et à six heures du soir, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Redout Kalè. Nous avions aperçu à l'aide de nos longue-vues, dans la forêt voisine d'Anakria, une ruine consistant en une tour carrée, et une muraille d'une assez grande étendue.

M. le comte de Woronzow profita du peu d'heures de jour qui restaient encore, pour se rendre à Redout Kalè, qui est située à cinquante milles de Soukoum Kalè, sur la rive gauche de la rivière Copi (l'ancien Copus), à un mille de

son embouchure. Cette rivière, dont la largeur est de quarante à cinquante pieds, est très-rapide et profonde. De petits bâtiments peuvent la remonter jusqu'à Redout Kalè et au delà. Mais son entrée est difficile à cause des bancs de sable et de cailloux mouvants qui s'y trouvent. Les vagues de la mer et le courant de la rivière les font continuellement changer de place. Les bateaux sont exposés à des dangers en y entrant quand la mer est houleuse (ce qui arrive presque toujours sur cette rade battue par tous les vents). Ils tournoient, s'échouent et souvent chavirent. Redout Kalè est le lieu de l'embarquement et du débarquement des marchandises d'importation et d'exportation de la Mingrélie, de l'Iméritie et de la Géorgie. Cette petite ville, peuplée de cinq à six cents Abases, Géorgiens, Mingréliens, se compose de deux rangées de maisons, séparées par une rue, construites entièrement en bois et n'ayant qu'un rez-de-chaussée. La rangée qui longe la rivière est en partie bâtie sur pilotis. Nous fîmes une nouvelle acquisition de poignards abases et circassiens à Redout Kalè. Nous en achetâmes à tous ceux à qui nous en vîmes à la ceinture, et nous désarmâmes, je crois, la population de cette ville.

Nos canots touchèrent plusieurs fois en entrant dans la rivière et en sortant. Le vent était

fort, la mer agitée. On eut de la peine à atteindre la corvette et le *Pierre-le-Grand;* aussi tout le monde fut-il enchanté de se retrouver à bord. Mais d'autres inquiétudes nous y attendaient. Je fus réveillé vers une heure du matin par un bruit confus de voix et de pas qui partaient du pont. Occupant une couchette placée au-dessous de l'escalier qui conduisait aux deux grandes chambres du *Pierre-le-Grand,* je voyais monter et descendre mes compagnons de voyage avec empressement dans leurs costumes de nuit, qui étaient fort variés et fort plaisants. M'étant informé de l'incident qui pouvait donner lieu à ce mouvement extraordinaire, on me dit que le vent et la mer avaient renforcé, que le *Pierre-le-Grand* chassait sur ses ancres, et que nous allions tomber sur la corvette. A cette nouvelle, je sortis promptement de ma couchette, comme on le pense bien, car un pareil choc ne pouvait avoir que de funestes conséquences. Je montai sur le pont, et je vis effectivement que les vagues et le vent nous portaient sur l'*Iphigénie.* Il n'y avait qu'un moyen de nous tirer du danger qui nous menaçait, c'était de mettre la machine du *Pierre-le-Grand* en mouvement, car le vent venant du large, la corvette, en levant l'ancre pour s'éloigner de nous, aurait peut-être été jetée à la côte. On activa donc le plus possible le feu des four-

neaux, et après une heure d'une vive anxiété, nous pûmes nous éloigner de la corvette. Nous tînmes la mer le reste de la nuit, et au point du jour, le 30 juillet, ayant pris l'*Iphigénie* à la remorque, nous nous dirigeâmes vers la rade de Poti, qui est à seize ou dix-huit milles de celle de Redout Kalè, et où nous jetâmes l'ancre à sept heures du matin.

Le vent était si violent et la mer si grosse, qu'il ne fut pas possible de communiquer avec Poti. Cette forteresse est placée sur le Phase, qu'on nomme aujourd'hui Rione, et qui a deux embouchures. Elle s'élève sur la rive gauche de l'embouchure septentrionale. Il y avait autrefois un fort à Redout-Kalè; mais il a été jugé inutile depuis que les Russes possèdent Poti, et la défense de cette côte, frontière de celle de Turquie, a été transportée dans cette forteresse, dont la garnison est de deux mille hommes. Il n'y a à Redout-Kalè qu'une trentaine de soldats, chargés de la police de ce village, et qui sont casernés dans quelques maisons qui se trouvent sur la rive droite de la Copi, à son embouchure. Le rivage où le Phase se jette dans la mer présente une plaine immense, couverte d'arbres et de verdure. Ce fleuve et celui de la Copi forment de nombreux marécages, qui rendent très-malsain l'air des rades de Redout-Kalè et de Poti. Les

équipages des bâtiments qui y séjournent, même très-peu de temps, y gagnent des fièvres intermittentes très-dangereuses. Ces rades ont en outre l'inconvénient d'être très-peu sûres, à cause des vents auxquels elles sont exposées de toutes parts, et qui sont cause que la mer y est toujours houleuse.

Après être restés deux heures dans la rade de Poti, nous nous éloignâmes du Phase avec le regret de ne pas avoir pu débarquer sur ses rives, que l'histoire de la toison d'or a rendues célèbres. Le temps devenait de plus en plus mauvais, le vent augmentait, la pluie tombait. Il était prudent de quitter une rade où rien ne pouvait nous retenir, puisqu'il n'y avait pas moyen d'aller à terre. Nous prîmes de nouveau la corvette à la remorque, parce que le vent était contraire, et nous fîmes route au nord-ouest, en nous tenant à une grande distance de la côte. Le 31, nous nous en rapprochâmes, et, après avoir eu pendant toute la matinée devant nos yeux les montagnes de la chaîne centrale du Caucase, couvertes de neige à leurs sommets, nous entrâmes à une heure dans la baie de Bombori, devant laquelle nous étions passés de nuit quelques jours auparavant, et où, pour cette raison, nous ne nous étions pas arrêtés. Les vagues brisaient avec tant de violence sur la plage, que nous ne pûmes

sortir des canots que portés sur le dos des soldats de la forteresse.



Bombori est un village construit en planches et avec des troncs d'arbres, peuplé de trois cents Abases, Mingréliens et Grecs. Il est à une demi-lieue du rivage, et on y arrive après avoir traversé une forêt de hêtres. Il est dominé par un fort défendu par douze canons et qui renferme une garnison de cinq à six cents hommes. Une plaine de trois à quatre lieues s'étend au delà de ce village jusqu'aux montagnes. Il y a deux ans, des Circassiens, au nombre de quatre à cinq cents, attaquèrent la nuit le village de Bombori, pillèrent les habitants, en tuèrent plusieurs, et s'enfuirent avant que les troupes du fort fussent sorties. Depuis cette époque, on a entouré Bombori d'un fossé. Il y a sur le rivage quelques masures où se tient un poste de soldats, et au milieu des arbres et des broussailles, dans le voisinage de ces masures, une ruine assez considérable consistant en un mur et une tour, écroulés en grande partie.

Bombori fut le dernier point de la côte du Caucase où nous abordâmes. Nous en partîmes à sept heures du soir. Le lendemain, 1er août, nous étions en travers de la baie de Mamaï, le 2 à la hauteur de celle d'Anapa, et nous nous trouvâmes devant Alouchta, sur la côte de Cri-

mée, le 3 au lever du soleil. Quelques heures après, le *Pierre-le-Grand* et la corvette l'*Iphigénie* étaient mouillés dans la rade de Yalta. Le comte et la comtesse de Woronzow, et les personnes habitant la Crimée qui les avaient suivis, partirent de suite pour leurs propriétés. Les autres voyageurs, qui devaient retourner à Odessa, couchèrent à Yalta ou sur le *Pierre-le-Grand*. Je fus du nombre des derniers, préférant ma couchette aux mauvais lits qu'on pouvait avoir à terre, et le lendemain nous partîmes à midi pour Odessa, où nous arrivâmes, le 5 août, à deux heures, rapportant de notre voyage des impressions qui nous en feront longtemps conserver le souvenir, tant à cause des contrées peu connues qu'il nous mit à même de visiter, que des procédés si aimables et si bienveillants du comte de Woronzow, qui, pendant toute sa durée, nous laissa l'accompagner partout où il débarqua, et chaque matin, quand nous étions à la mer, nous envoyait des canots pour nous transporter sur la corvette, afin que nous passassions la journée avec lui et sa famille.



